

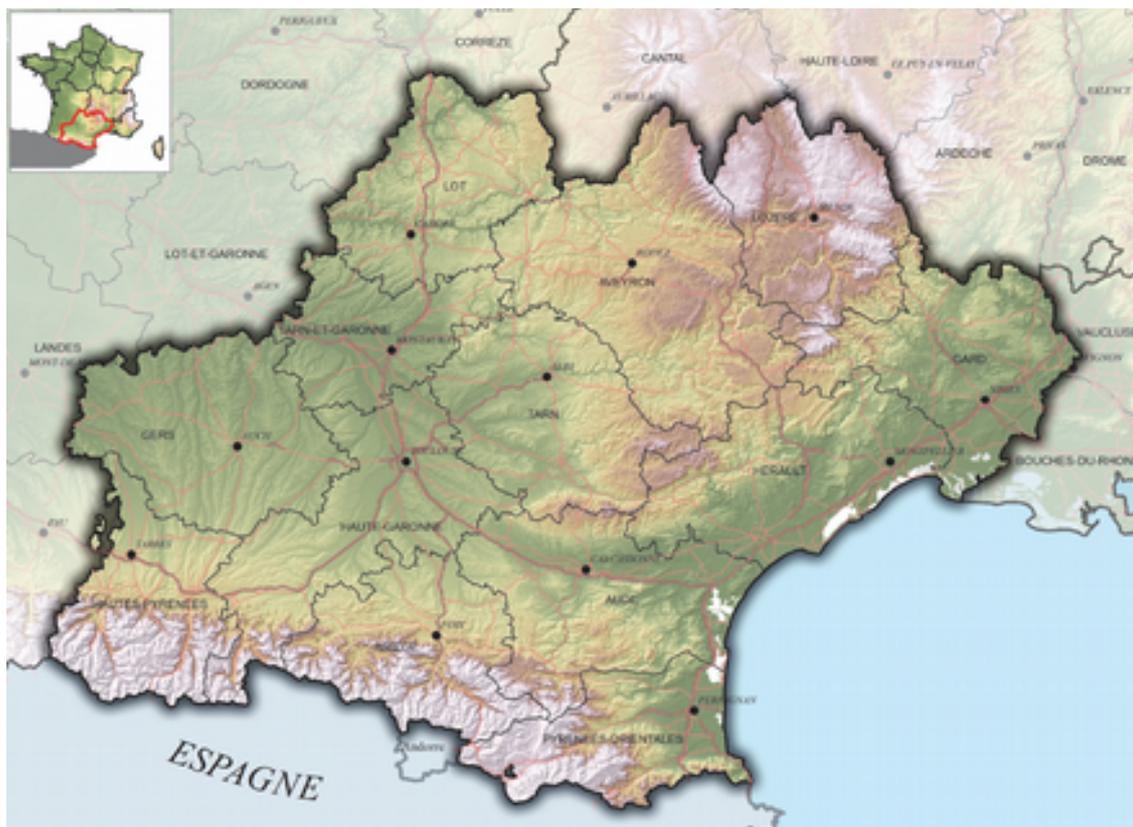
**Direction régionale des affaires culturelles
Occitanie**

Conservation régionale des monuments historiques

Les édifices protégés au titre des monuments historiques

en Occitanie

en 2016



Direction régionale des affaires culturelles
site de Montpellier 5 rue Salle-l'Évêque CS 49020 34067 Montpellier cedex 2
site de Toulouse Hôtel Saint-Jean 32 rue de la Dalbade 31000 Toulouse cedex

<http://www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Occitanie>

Les départements de la région Occitanie

Ariège (pas de protection)

[Aude](#) (4 édifices)

[Aveyron](#) (3 édifices)

[Gard](#) (6 édifices)

[Gers](#) (7 édifices)

[Haute-Garonne](#) (3 édifices)

[Hérault](#) (6 édifices)

Lozère (pas de protection)

[Lot](#) (2 édifices)

[Hautes-Pyrénées](#) (1 édifice)

[Pyrénées-Orientales](#) (2 édifices)

[Tarn](#) (2 édifices)

[Tarn-et-Garonne](#) (1 édifice)

Aude

[Carcassonne Ancien Palais de la Micheline](#)

[Carcassonne Anciens Bains Douches](#)

[Carcassonne Groupe scolaire Jean-Jaurès](#)

[Lagrasse Ancienne maison presbytérale](#)

CARCASSONNE (Aude)

Ancien palais de la Micheline dit La Belle Epoque, 32 avenue Général-Leclerc

Inscription au titre des monuments historiques des façades et toitures de l'ensemble, la rocaille donnant sur la terrasse du rez-de-chaussée, ainsi que la salle des fêtes du 1er étage avec son décor et le décor de stuc du cabinet du rez-de-chaussée, le 24/10/2016



En 1885, Michel Sabatier (1851-1918) fonde au faubourg de la Trivalle une distillerie qui connaît le succès grâce à une liqueur "La Micheline" et un apéritif l'"Or-Kina". La réussite de l'entreprise est rapide : en 1900, l'ensemble des bâtiments couvre 8.500 m².

Outre l'idée originale d'ancrer "La Micheline" dans le passé médiéval et l'actualité carcassonnaise des travaux de Viollet-le-Duc (la formule de la liqueur aurait été retrouvée en 1856 dans un coffret dans la tour de l'Inquisition), la réussite de Michel Sabatier s'explique par la qualité de ses productions et par l'importance qu'il accorde à la publicité, multipliant affiches, images et cartes postales, installant une bouteille factice de plusieurs mètres de haut, devant ses bureaux sur la terrasse de la distillerie, visible de fort loin. Personnalité haute en couleur, l'industriel a un goût prononcé pour la musique et les arts et accueille dans sa maison événements (il reçoit les cadets de Gascogne en 1898 dans un banquet magnifique) et spectacles (il lance l'embrasement de la Cité que peint le peintre toulousain Jean-Paul Laurens, faisant figurer au 1er plan, sur l'Aude, une barque dont les passagers sauvent la recette de La Micheline de l'incendie).

Ses installations industrielles, implantées au pied de la Cité médiévale, se dressaient au milieu de jardins agrémentés de grottes, de cascades et de volières, dont il subsiste quelques vestiges.

L'ancien Palais de la Micheline érigé en bordure de la route de Narbonne, a été construit pour accueillir les bureaux de la distillerie Sabatier avec une immense salle des fêtes au 1er étage.

Le bâtiment aveugle côté est (appuyé sur un bâti existant), s'ouvre par une large façade à l'ouest et 2 pignons au sud et au nord. Il est couvert d'un toit à une seule pente et 2 croupes.



Un très important auvent abrite une grotte en rocaille et laissait passer le haut de la bouteille d'Or-Kina, qui servait de réservoir pour le jardin en contre-bas, alimenté par l'eau de la Cité.

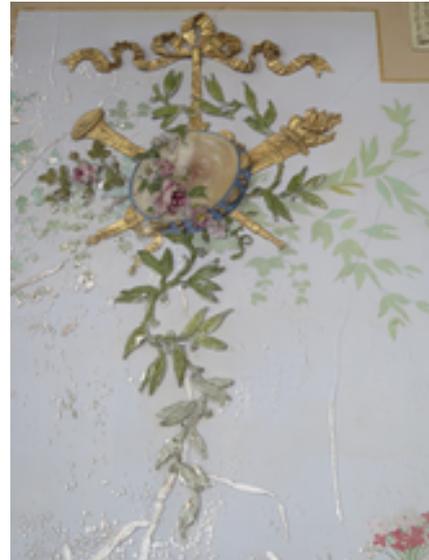
La façade ouest est très ouverte : 3 grandes portes fenêtres au rdc sur la terrasse et, au 1er étage 2 fenêtres et 4 larges portes fenêtres ouvrant sur le balcon.



Le 1er étage est entièrement occupé par une salle des fêtes longue de 30m sur 8m de large. La décoration de cette salle des fêtes est abondante : stucs, sculptures ; peintures ; glaces, moulures, dorures. Sur le mur ouest, côté terrasse, deux statues féminines posées sur une sellette encadrent le panneau central où, sous un entablement sculpté est mis en scène un buste de Michel Sabatier sur un socle en marbre rouge (sculpté par Louis Oury

(1867-1940) le buste porte la date de 1899). Au-dessus, deux termes féminins soutiennent un entablement sommé par une lyre symbolisant la passion de l'industriel pour la musique.

Au plafond, le grand motif central circulaire est encadré de deux cartouches avec angelots, portant les initiales entrelacées de Michel Sabatier et deux dates : 1885 année de fondation de l'entreprise et 1901 date de création de la salle des fêtes (celle-ci ayant été " agrandie et restaurée de fond en comble ... inaugurée le 2 février 1902 "). Le plafond est dû au peintre carcassonnais Bugnard et les décors sculptés à l'ornemaniste narbonnais Paul Vié (1848-1907), certains sont identiques à ceux du café de la Loge à Salses-le-Château (Pyrénées-Orientales).



Au RDC, les aménagements Sabatier ont disparu, actuellement on a une très grande salle sans décor. Dans un petit cabinet situé à l'ouest, on trouve un décor de volutes et de rinceaux avec deux angelots tenant un médaillon avec un personnage féminin jouant de la lyre, surmonté d'un masque de la *commedia dell'arte*.

CARCASSONNE (Aude)

**Anciens Bains douches (actuellement crèche Jean-Jaurès) 3 rue de Lorraine
Inscription au titre des monuments historiques des façades et toitures du bâtiment de 1910, le
07/11/2016**



Partout en France, la prise en charge de l'hygiène populaire s'intensifie à l'extrême fin du XIXe siècle, avec l'engagement philanthropique des caisses d'épargne, les constructions se multiplient dans le premier quart du XXe siècle, allant de l'édifice modeste au programme social d'envergure, du style orientaliste des bains douches de Dunkerque en 1897 à celui Art Déco de ceux de Bordeaux construits en 1930.

Les anciens Bains Douches de

Carcassonne jouxtent le groupe scolaire Jean-Jaurès à l'entrée est de la ville basse. Sur l'emplacement des anciennes prisons et de la gendarmerie désaffectées, le projet de construire une école apparaît dès 1898. Mais il connaît des oppositions telles que le groupe scolaire n'est inauguré qu'en 1928. Par contre l'œuvre des Bains Douches à bon marché réussit à mener rapidement à bien la construction d'un bâtiment, dont le programme est de moins grande envergure et l'urgence plus évidente pour la municipalité. L'œuvre carcassonnaise des bains douches à bon marché est fondée le 23 décembre 1908. La construction est financée par la Caisse d'Epargne et l'Etat ; la ville cède le terrain et accorde la gratuité de l'eau. Sur un terrain de 258 m² correspondant aux écuries de l'ancienne caserne de gendarmerie, l'édifice est réalisé par la société de HBM « Le Foyer carcassonnais » pour le compte de l'œuvre, sur les plans de l'architecte carcassonnais Léon Vassas (1870-1948), dans un style discrètement néo-mauresque, comme ceux de Quillan et Limoux. Le devis est daté du 17 septembre 1909, les travaux sont terminés le 1er septembre 1910, pour un coût de 30 000 Francs. En 1914, la ville cède une parcelle de 816 m² supplémentaires.

Le bâtiment initial, longeant la rue, contenait 14 cabines : 8 pour les hommes, 6 pour les femmes. Il est composé d'un pavillon d'entrée central surélevé couvert d'un dôme, avec de part et d'autre de l'entrée deux ailes à un seul niveau. Les ouvertures de façade sont des baies cintrées jumelées, soulignées par un motif décoratif plat et des écoinçons en céramique. Chaque baie est soulignée par deux cabochons en grès, bleu et ocre, ponctuant les travées des cabines sous les appuis de fenêtres. Au-dessus de la porte d'entrée, l'inscription Bains Douches dans le style Art Nouveau est insérée dans un bandeau horizontal de cabochons en relief, ponctué de deux rosaces en fort relief au sommet de deux motifs verticaux. Le dôme a été remplacé par un toit plat, les façades sur rue n'ont pas subi de modification, par contre sur les façades intérieures les ouvertures cintrées ont été bouchées. Les aménagements intérieurs des cabines ont disparu, remplacées par des pièces de tailles différentes pour les besoins de la halte garderie. Sur la cour intérieure, diverses surélévations et agrandissements sont venus augmenter les locaux. Seul le bâtiment d'origine sur la rue de Lorraine a été inscrit (façades et toitures).



CARCASSONNE (Aude)

Groupe scolaire Jean-Jaurès, 14 et 16 boulevard Jean-Jaurès

Inscription au titre des monuments historiques des façades et toitures de l'ensemble du groupe scolaire et des préaux en totalité, le 07/11/2016



Projet signé E. Bertrand et G. Vidal 4 janvier 1922 (AD11 20p554)

A la fin du XIXe siècle, le quartier des Vieux Cordeliers, à l'est de la ville basse se transforme : les anciennes prisons et la caserne de gendarmerie sont déplacées libérant un vaste espace en bordure du futur square Gambetta. Dès 1898, devant la nécessité de reloger l'école de garçons installée dans le musée, la municipalité vote un projet de l'architecte Roques pour construire sur cet emplacement 6 classes et une salle pour travail manuel. Entre temps, se fait jour le besoin d'une école de filles pour remplacer celle du square, devenue vétuste. En 1909, l'installation des Bains Douches sur une partie des terrains des anciennes prisons entraîne un nouveau projet par Léon Vassas, qui conçoit un plan ambitieux avec écoles de garçons, de filles et salle de conférences voté le 24 mars 1909, approuvé par le préfet en 1914 mais sans subvention de l'Etat, l'adjudication faite en juin et juillet 1914 sera sans suite, en raison des oppositions virulentes qui se manifestent. En effet, les différentes municipalités souhaitaient n'utiliser qu'une partie des 4200m2 de terrain et laisser des parcelles vacantes en bordure du square Gambetta afin de les vendre à des particuliers pour y construire des immeubles de rapport ; une campagne de presse dans la *Dépêche* se scandalise d'« utiliser les terrains sur le boulevard pour une maison d'école qui ne peut que déparer et enlaidir ce quartier », enfin les protestations des entreprises du bâtiment et du cercle radical-socialiste aboutissent à l'ajournement du projet Vassas.



Le projet définitif du groupe scolaire est voté en conseil municipal le 20 mars 1923, sur les plans des architectes Emile Bertrand et Guillaume Vidal. Diverses difficultés apparaissent : plusieurs adjudications sans résultat en 1924, début des travaux en octobre 1924, retards dus à des travaux imprévus, des modifications du projet (terrasses et planchers béton armé), et à l'augmentation des prix. D'autres marchés sont passés en 1926, le devis est rectifié le 10 mars 1927 par Jean Bertrand et Paul Enderlin, qui conduit les travaux.

Emile Bertrand (1856-1927) originaire de la Redorte, diplômé de l'ENSBA en 1883, architecte à Paris, a réalisé le Palais d'hiver du Jardin d'acclimatation à Paris, le Palais d'hiver municipal à Pau, des immeubles de rapport à Paris, des hôtels particuliers, châteaux, villas, comme la villa Palauda pour Byrrh à Thuir (66) et l'école d'Espérasa (11). Il a pour collaborateurs son fils Jean Bertrand (1887-1941) et Paul Enderlin (1888-1969), alsacien, formé à l'École des Beaux-Arts de Paris, installé à Carcassonne, architecte de la municipalité Tomey (cinéma Odeum, lycée de jeunes filles Varsovie), il construit aussi à Limoux le cinéma l'Elysée (cf EDARI, 1933). Guillaume Vidal architecte départemental de l'Aude a construit la poste de Tuchan et avec Bertrand, le monument aux morts de la guerre de 1870-1871 de Carcassonne, place Davilla.

Les entrepreneurs sont carcassonnais : Guillaume Ouradou pour la démolition et le gros-oeuvre et Joseph Séguier pour le béton. La frise décorative en ciment pierre est réalisée par Gosset, Bertrand, Porrat et Minel staffeurs décorateurs, la mosaïque par René Ebel de Paris et le cartouche par le sculpteur Estrade.

L'école est terminée et inaugurée en juillet 1928 par le président Gaston Doumergue, les réceptions des travaux s'étendent de 1928 à 1931.



Le groupe scolaire est un vaste quadrilatère implanté entre 4 voies publiques, avec de pavillons pour le logement des maîtres, séparés des classes par des buanderies. 7 classes pour les garçons, 7 classes pour les filles, disposées autour d'une cour, elle-même divisée en 2 par le bâtiment tout en longueur des wc. L'ensemble étant relié par des galeries afin d'éviter aux élèves les intempéries.



La façade principale sur le boulevard est courbe, terminée par deux hauts pavillons de 2 étages destinés aux logements des maîtres et reliés par deux préaux très ouverts et éclairés de grands vitrages. La décoration est essentiellement portée sur cette façade : au niveau des entrées avec des portails majestueux aux impressionnantes voussures et au-dessus des préaux une frise en mosaïque de pâte de verre et grès cérame entourant un blason sculpté aux armes de la ville de Carcassonne, en pierre de Beaucaire.

Les pavillons d'angle abritent chacun une vaste entrée, avec loge et logement du gardien, bureau du médecin, chambre d'isolement, les étages étant occupés par les logements des maîtres. Leurs toitures en avancée, animées de décrochements, avec des consoles en ciment armé imitant le bois (proches de celles de l'école construite par Emile Bertrand à Esperaza), leurs façades éclairées de nombreuses ouvertures jouant sur des différences de niveaux présentent un caractère régionaliste.

A l'origine, les bâtiments des classes n'avaient qu'un seul niveau de classes, toutes séparées par des pièces servant de vestiaires/lavabos. Un étage de classes a été ajouté dans les années 1950 d'une façon extrêmement respectueuse de l'architecture existante, au point que ces surélévations, établies sur les toits terrasses des classes primitives, ne sont pas faciles à identifier. Les galeries extérieures qui permettaient la circulation à l'abri ont été surmontées de couloirs fermés par des façades pare-soleil sur l'aile rue de Lorraine et par des parois vitrées sur l'aile Square Gambetta, rue Fédou, la galerie de circulation du 1^{er} étage est couverte par le large débord de toit.

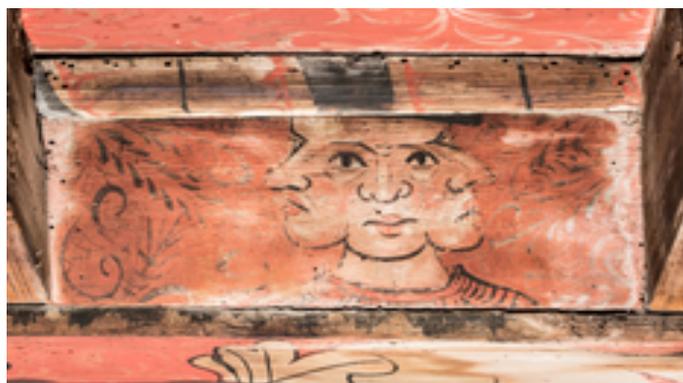


Espace central du groupe scolaire, les préaux présentent un caractère architectural résolument moderniste. Sa légèreté en façade grâce aux baies vitrées et à l'intérieur grâce aux piliers sans base et sans chapiteau (proches de ceux d'Auguste Perret à l'église du Raincy), très élancés, donne à cet



espace un caractère à la fois élégant et parfaitement fonctionnel dans le sens de la salubrité et de l'aération.

LAGRASSE (Aude)
Ancienne maison presbytérale, 16 rue Paul Vergnes
Inscription au titre des monuments historiques, le 15/09/2016



L'édifice, situé près de l'église Saint-Michel, est une maison médiévale, devenue presbytère au XIXe siècle, qui abrite aujourd'hui la « Maison du patrimoine » de Lagrasse. Il bénéficiait déjà d'une protection au titre des monuments historiques : la porte d'entrée est inscrite depuis le 14 avril 1948, tandis que deux plafonds peints du XVe siècle sont classés depuis le 31 mai 1954. En 2016, une extension de protection a permis d'étendre l'inscription à la totalité de l'édifice, dans l'attente du classement des autres plafonds peints. Jusque-là mal connu, l'ensemble de l'édifice a récemment fait l'objet de plusieurs études : sur l'histoire et l'archéologie par Julien Foltran, sur les plafonds peints par Laura Ceccantini, et un diagnostic archéologique réalisé par Léa Gérardin (HADES) rendu en mars 2016.



On a ainsi pu affiner la connaissance des étapes de la construction : sur un parcellaire du XIIIe-XIVe siècle, une vaste reconstruction a lieu dans la 2e moitié du XVe siècle, suivie de l'installation de plafonds peints à caissons, à la fin du XVe siècle. D'après les plans des fiefs abbaciaux, en 1457 la maison est un fief de l'abbé de Lagrasse, la moitié occidentale de la maison actuelle étant désignée comme patu de l'église Saint-Michel. Sur les plans du XVIIIe siècle, deux parcelles apparaissent unies en une seule entité, désignée sous le terme de maison presbytérale. Au XIXe siècle, la maison se développait autour d'un ciel ouvert, disparu au cours des travaux de 1898. Les travaux du XIXe siècle ont fait disparaître les aménagements et élévations internes, ainsi que les charpentes de plancher de la moitié nord du bâtiment actuel.

Quatre plafonds peints subsistent, deux plafonds à caissons et deux à poutres et solives de mur à mur. Ils présentent des closoirs d'une truculence exceptionnelle, d'un graphisme sûr, plein de mouvement, et déploient une iconographie riche et déconcertante : hybrides, animaux fantastiques, scènes à caractère sexuel, prostituées, moines, jongleurs, fous, armoiries, devises, portraits. La datation par dendrochronologie des deux charpentes à caissons donne la date de 1453, tandis que le décor héraldique les rattache aux dernières décennies du XVe siècle.

La Maison du Patrimoine présente l'exposition « Images oubliées du Moyen Âge, les plafonds peints du Languedoc-Roussillon » co-produite par la DRAC, la RCPMP et la commune. La réhabilitation de l'édifice et sa transformation en « Maison aux Images », consacrée aux plafonds peints médiévaux et aux décors intérieurs des maisons médiévales est prévu pour 2018.

Aveyron

[Coubisou Château de Cabrespines](#)

[Millau Moulin du Pont-Vieux](#)

[Salles-la-Source Grange cistercienne de la Vayssière](#)

COUBISOU (Aveyron)
Tour du château de Cabrespines (extension de protection)
Inscription au titre des monuments historiques, le 14/06/2016

La commune de Coubisou se trouve à l'ouest du canton d'Estaing aux pieds des monts d'Aubrac et de Viadane, entre la haute vallée du Lot et le Causse de Laticleu. C'est une zone de petite montagne aux étroites vallées.

Le château de Capresbines, appelé château de Glandières, se compose de deux ailes avec tours qui ont été réunies à la fin du XVIII^e siècle lorsque Philippe de Glandières de Brussac en a hérité de son père et de son oncle. Les différences de mise en œuvre montrent que le château actuel est le fruit de plusieurs campagnes de construction.



Le nom de plusieurs familles apparaît comme ayant été propriétaire de ce lieu. Il semble que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il y ait eu deux logis nobles indépendants.

Une importante campagne de construction a eu lieu durant la 1^{ère} moitié du XVII^e siècle, commanditée par Jean de Cambon (date portée sur le linteau du portail d'entrée 1646).

Le château se compose de deux ailes disposées en L avec à l'angle sud-ouest une tour carrée couverte par un toit à l'impériale. Il a été en partie inscrit en 1987. Depuis 2010, il fait l'objet d'une importante campagne de restauration.

L'extension de protection a porté sur la tour isolée, surplombant la cour du château qui ne dépendait plus de ce dernier lors de l'inscription de 1987.

Cette tour à trois niveaux, couverte par un toit en pavillon en lauze,. Elle se compose d'une pièce par niveau, distribuée par un étroit escalier en vis.



La salle du 1^{er} étage a reçu un aménagement soigné. Son sol est planchéié de grosses planches identiques à celles du corps de logis est du château. Ses murs sont ornés de motifs géométriques peints en noir et gris sur fond blanc avec quelques rehauts de rouge. Elle est chauffée par une petite cheminée intégrée dans le mur est.

L'embrasure de la fenêtre est encadrée par une bande noire ornée d'un motif de résille. Une tête d'homme entre deux rinceaux d'acanthé est placée au centre du linteau. Les ébrasements sont ornés de deux étoiles à quatre branches superposées.



Le centre du plafond est orné d'un blason inscrit dans une couronne. L'écu est divisé en deux partitions – la droite est endommagée, on distingue le sanglier passant devant un chevron ; à gauche, un lion, proche du blason sculpté de la porte d'entrée.

Une étagère en bois est accrochée sur le mur ouest ; elle est soulignée par double filet peint en noir.

Ce filet est aussi présent sur le mur est, mais l'étagère a disparu. Un filet identique entoure la cage de l'escalier qui est planchéiée.

Ce décor de grisaille est en partie effacé, la tour étant restée ouverte durant de longues années. Le jeu de perspective des étoiles et certains détails sont soignés. Ils montrent la volonté de rendre cette pièce agréable. Cette tour avec cette salle confortable s'inscrit plus dans la typologie des cabinets de lecture que dans un bâtiment ayant un rôle défensif. Elle marque aussi une volonté de la famille qui l'a édifiée d'inscrire son importance dans le paysage.

MILLAU (Aveyron)
Moulin du Pont-Vieux (extension de protection)
Inscription au titre des monuments historiques, le 22/08/2016

En janvier 1931, la commission des monuments historiques propose le classement du pont Vieux et du moulin « à l'exception du moulin moderne surmontant l'ancien moulin ». Face au refus du minotier, seules « les deux arches et les piles subsistantes » du pont Vieux sont finalement classées le 23 janvier 1934. Le moulin cesse définitivement son activité suite à la faillite du meunier en 1937, puis est racheté par la commune en 1954.



La première mention d'un moulin adossé à la 2^e pile du pont remonte à 1391 alors que le pont Vieux est mentionné dès 1156 dans une exemption de droits de péage. Il s'agit d'un moulin à grain. Le moulin, comme le pont, ont été plusieurs fois endommagés ou détruits par les violentes crues du Tarn. Les nombreuses reprises sur les deux arches conservées témoignent des nombreuses réparations successives. La crue du 8 janvier 1758 détruit partiellement le pont qui est définitivement abandonné. A partir de cette date, le moulin a empiété sur le tablier du pont.



« Le Pont de Milhau [sic]. Trois arches sont antiques par C-F-T d'Aligny, 1835 - BnF

Des gravures des années 1835 montrent le pont Vieux et le moulin avant les transformations de la fin du XIX^e siècle, notamment sur les parties hautes du moulin.

En 1881-1882, le propriétaire réalise d'importants travaux sur le moulin et sur la pile, lui donnant son aspect actuel.



Carte postale ancienne vers 1900

Les fortes crues de 2011 et 2014 ayant fragilisé le pont et le moulin, la commune a réalisé, en 2015, les conformations nécessaires à la stabilité du pont, la reprise des parements extérieurs des deux arches ainsi que la reprise du tablier. Une seconde phase de travaux devrait permettre la consolidation du moulin et sa mise hors d'eau.



SALLES-LA-SOURCE (Aveyron)
Grange monastique de la Vayssière dite tour de la Vayssière
Inscription au titre des monuments historiques, le 22/08/2016

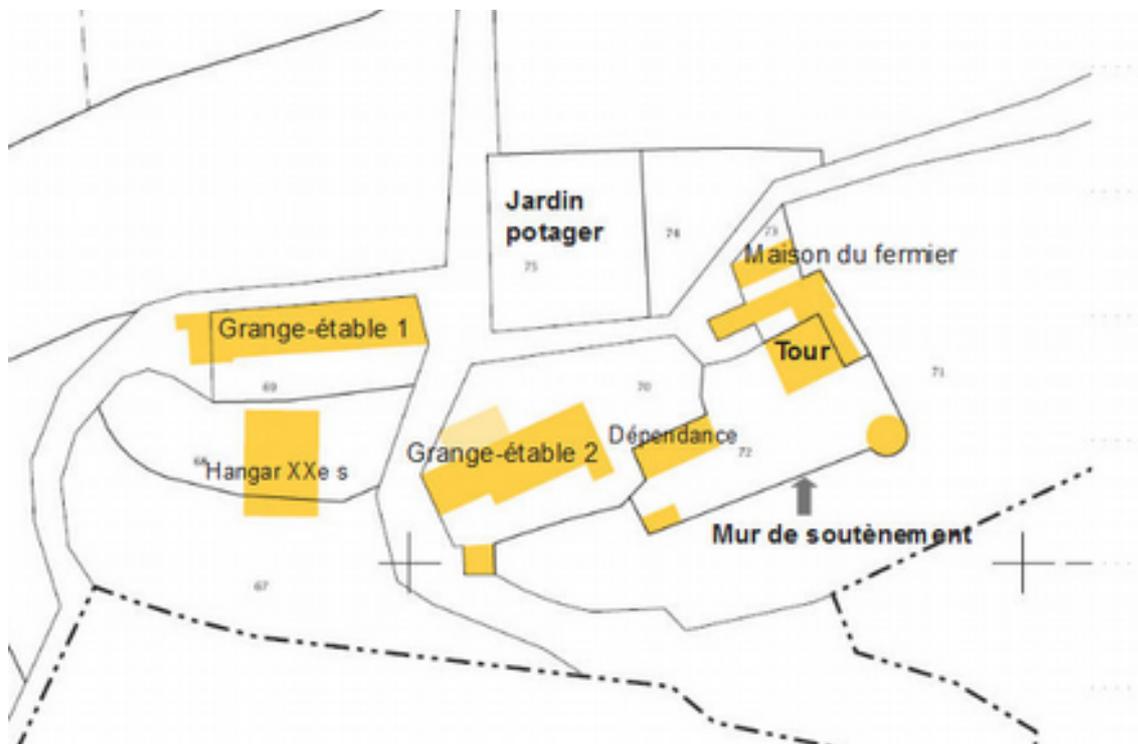
La grange monastique de La Vayssière dépendait de l'abbaye cistercienne de Bonneval (Espalion). Elle est implantée au sein du Causse Comtal, véritable grenier à blé du Rouergue. Située à proximité d'un axe routier important et d'une *draye* permettant d'amener les troupeaux aux montagnes de l'Aubrac, la grange cultivait des céréales mais comptait aussi un important cheptel d'ovins ainsi que des bovins employés comme bêtes de trait.

Au Moyen Âge, le terme de grange caractérise l'ensemble d'une exploitation agricole, englobant les terres et les bâtiments. Les granges monastiques comptaient parfois plusieurs centaines d'hectares. Les terres étaient, à l'origine, exploitées en faire-valoir direct par les moines.



La première mention de *la grangia de Vaissera* se trouve dans une bulle papale de 1246 avec quinze autres granges. Mais il est probable que La Vayssière ait été créée dès le milieu du XII^e siècle. L'abbaye de Bonneval, fondée vers 1147, s'est développée rapidement grâce à l'afflux de donations. A partir de 1360 et jusqu'aux années 1440, le Rouergue subit les attaques des pillards. Les granges monastiques attirent la convoitise des bandes armées. Les abbayes fortifient leurs domaines. Plusieurs tours-greniers sont alors bâties. La tour de la grange de la Vayssière a vraisemblablement été construite au cours de la seconde moitié du XIV^e siècle et le début du XV^e siècle. La grange voisine de Séveyrac qui présente de nombreuses similitudes n'est pas elle non plus datée.

Vendue comme bien national en 1791 à Jean-Pierre Séguret, elle est restée aux mains de la même famille jusqu'à aujourd'hui. Un devis dressé en 1801 permet de suivre les aménagements qui ont été réalisés après la vente, notamment le percement de nouvelles baies aux 2^e et 3^e niveaux.



Gard

[Aramon Tour du Brechet](#)

[Aubais Chapelle Saint-Nazaire-de-Marissargues](#)

[Blandas Grotte des Baumelles](#)

[Manduel Eglise paroissiale](#)

[Nîmes Maison 15-17 rue des Marchands](#)

[Sabran Vestiges du château et église paroissiale](#)

ARAMON (Gard) Tour dite du Brechet

Inscription au titre des monuments historiques de la tour en totalité à l'exclusion du garage
attenant, le 23/08/2016

Aramon, construit sur un éperon au bord du Rhône et dominé par le château, était au Moyen Âge une des portes du Languedoc, à cause de son port. Il était entouré de remparts avec des tours et trois portes principales, dont subsistent les piliers de la porte de Montfrin repris en 1774 et cette tour. Malgré les terribles inondations subies, c'est une petite ville au riche patrimoine avec 7 MH.



Par le traité de Paris de 1229, le comte Raymond VII de Toulouse cède au roi Saint Louis le Languedoc, dont Aramon fait partie. La tour, symbole de la puissance seigneuriale, a été sans doute étêtée à ce moment-là puis reprise et surélevée pour commander l'enceinte de la ville.

Cette reconstruction est particulièrement visible ici avec l'emploi de pierres à bossages alors que la base est édifée en petits moellons assisés de calcaire simplement équarris. Cf. Chantal Maigret in *Châteaux et mesures*, publié en 2011.

La tour devait être quasiment aveugle sauf la baie en plein cintre située en hauteur (qui a pu servir de porte) ; on peut voir la trace de deux archères appareillées en pierres de taille au-dessus de cette baie et un côté nord. La partie supérieure a fait l'objet de nombreuses reprises, liées à l'utilisation en logement ; ce dont témoignent les ouvertures en façade.

L'intérieur a été entièrement repris : les deux voûtes d'arêtes sont postérieures et les niveaux ont sans doute

été modifiés.

La cave voûtée en berceau est accessible par un escalier couvert d'une voûte appareillée et situé coté est, c'est-à-dire côté rempart et porte vers le port. Le rez-de-chaussée surélevé ouvre sur une pièce voûtée en arêtes ayant servi de cuisine (grande cheminée). La tour ne devait comporter que deux niveaux. La grande salle du haut a été recoupée par un plafond : l'escalier ajouté dans la pièce d'entrée le long du mur sud permet d'accéder à la salle du 1^{er} qui est plafonnée puis au 2^e étage couvert par une voûte d'arêtes. À ce niveau, les pierres à bossages sont visibles. Un gros cordon se remarque sur les murs est et ouest : il marque la base de la voûte d'origine (en berceau). Le dernier niveau a servi de



pigeonnier et le sol d'une pièce est en briques de pigeonnier ayant servi pour les boulines. Cette tour conserve dans ses murs les traces de son appartenance comtale puis royale aux 12^e et 13^e s. marquée par la superposition des deux types d'appareil de pierre. Cette caractéristique en fait un élément patrimonial intéressant bien que le corpus des tours médiévales soit important dans la région et bien représenté parmi les monuments historiques. Après l'échec des travaux pour y faire des logements en 2008, cette tour a été rachetée en 2014 par la commune.

AUBAIS (Gard)

Chapelle Saint Nazaire de Marissargues

Inscription au titre des monuments historiques de la chapelle en totalité et de l'ensemble des vestiges archéologiques attenants avec le sol des parcelles, le 15/09/2016

Cette chapelle, située en écart et propriété de la commune, a fait l'objet de fouilles et de restaurations en 2000 avec l'aide de l'association des "amis de Saint Nazaire d'Aubais".



Les fouilles publiées par Mathieu Ott dans *Archéologie du Midi médiéval* ont révélé les traces d'une occupation dans la 1^{ère} moitié du VIII^e siècle autour d'une église entourée d'un cimetière rupestre et d'un prieuré du début du XI^e abandonné au début du XV^e siècle. L'église carolingienne, petit édifice à chevet plat, devait être charpentée avec une nef en terre battue et un chœur dallé. Les fragments de chancel retrouvés en remploi montrent un décor carolingien d'entrelacs et de croix.

Deux tombes se trouvent dans la nef de l'église mais à l'extérieur, leur nombre est estimé à 1500 (dont 50 environ ont été fouillées).

Les plus anciennes se trouvent au nord de l'église et l'extension au sud semble perdurer jusqu'à la fin du X^e siècle. Ce sont des sépultures rupestres, toutes identiques, selon un plan anthropomorphe et recouvertes de lauzes.

Le prieuré dépendant de l'abbaye bénédictine de Psalmody à Saint-Laurent-d'Aigouze est construit au nord de l'église. L'épaisseur des murs laisse penser qu'il avait un étage, peut-être voûté. Des traces d'incendie de la fin du XII^e ont été retrouvées ; le prieuré est reconstruit et son occupation est centrée sur le XIII^e puis il semble abandonné, pillé et remblayé au début du XV^e.

Lors de la construction du prieuré (XI^e), l'église a été reprise avec une porte au sud (ses claveaux bien appareillés sont visibles à l'intérieur). Les baies semblent dater de la reprise au XII^e.

Sur l'élévation nord de la nef entièrement fermée, on voit des moellons en arêtes de poissons.

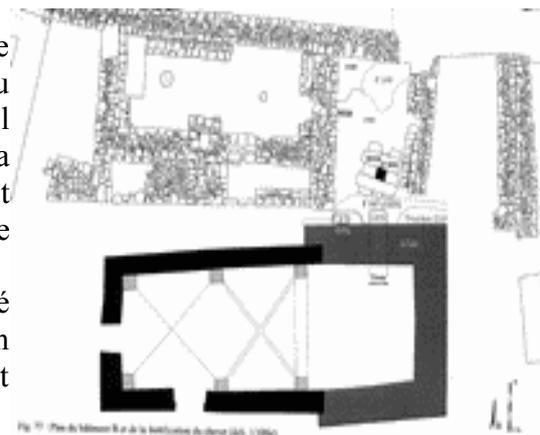


Fig. 77 Plan de l'église et du prieuré de Saint Nazaire (d'après Ott, 1984)

Lors de l'abandon du prieuré (fin du XIII^e) le site a été fortifié et le chevet carré de l'église doublé en épaisseur. La construction est en blocs moyens assisés régulièrement avec quelques pierres à bossages, cela devait former une tour carrée défensive. Un accès souterrain permettait d'accéder à cette tour : une porte de communication a été dégagée en sous-sol au niveau du chevet de l'église.

A la même époque, l'église est reprise, voûtée d'ogives, (les culots sont sculptés de formes animales mais fort dégradés) et sans doute décorée de peintures.

La construction d'un logis (fin XVII^e début XVIII^e) jouxtant la chapelle au sud et appelé ermitage a masqué l'entrée sud et a contraint à ouvrir une entrée, datée 1782, sur la façade ouest. A l'intérieur, une tribune a été ajoutée ; on y accède au 1^{er} niveau par la baie romane à double ébrasement. Les sondages ont révélé différents décors dans le chœur : le plus ancien montre des bouquets de fleurs comme posés sur la corniche mais représentés avec un simple filet rouge, un autre (fin XVII^e ?) montre des éléments architecturaux (pilastres et chapiteaux). Ce mur est resté en l'état en attendant une phase de restauration complète.

Cette chapelle ainsi que les vestiges du prieuré et du cimetière forment un ensemble important par leur situation dans le paysage rural et leur fort potentiel archéologique.

SABRAN (Gard)

**Vestiges du château et ancienne chapelle castrale Sainte-Agathe (église paroissiale)
Inscription au titre des monuments historiques de l'ancienne chapelle castrale Sainte-Agathe
(église paroissiale) en totalité ainsi que des vestiges du château et de ses enceintes avec le sol de
leurs parcelles et le sol des parcelles voisines, le 15/09/2016**



Rattaché à une puissante famille seigneuriale proche de l'entourage du comte de Toulouse dès le XI^e siècle, le domaine de Sabran a fait l'objet de recherches et d'investigations archéologiques.

Mentionné en 1156 et 1211, le fief fut divisé pour constituer dès la seconde moitié du XIII^e une coseigneurie entre les maisons de Banne (qui transmet sa part au cours du XV^e à la famille de Nicolay), de Peyreri (qui vendit son patrimoine à Antoine de Bellecombe) et de Montlaud.

Durant la guerre de Cent ans, le château passa quelques mois aux mains des tuchins (1381-1383).

Assiégé par les protestants, " la tour de Sabran " fut prise le 17 août 1573. Le château et la chapelle auraient alors été en partie détruits puis Louis XIII le fit démanteler après 1629.

Les descendants de la famille Nicolay vendirent, entre 1861 et 1894, le castrum en état de ruine à Elzear-Charles-Antoine de Sabran-Pontevès. Le site est toujours la propriété de cette famille.

Surplombant le village implanté sur le versant sud de la colline, le castrum est caractérisé par une butte centrale fortifiée d'une enceinte et par une plate-forme périphérique où subsistent, au nord, 5 logis correspondant à des tours seigneuriales ou au binôme tour-Aula et au sud, une chapelle.

La tour ouest, la plus élevée, domine l'ensemble du castrum. L'édifice rectangulaire conserve un seul niveau mais devait s'élever au moins sur deux étages plus le couronnement sommital vue l'épaisseur des maçonneries mesurant 2.10 m. En 1860, l'installation d'une statue de la Vierge a entraîné de nombreuses modifications avec l'aménagement d'un escalier et d'une grande terrasse.

La tour sud, presque carrée, comporte une citerne en sous-sol, un 1^{er} niveau voûté en berceau plein cintre et un étage défensif. Au rez-de-chaussée, quatre portes de dimensions variées s'ouvrent sur chaque façade : ce plan s'avère atypique, rare voire exceptionnel dans la région.

La tour nord-est dite des latrines, très endommagé, est la plus imposante avec des éléments de confort (latrines, placards) qui devaient correspondre au programme de tour avec aula. A l'ouest de celle-ci, la tour nord, de 15 m s'élève sur trois niveaux et conserve son voûtement sommital.

L'angle sud d'une nouvelle tour a été découvert à l'est de la plate-forme.

Les constructions pourraient dater de l'extrême fin du XII^e ou de la première moitié du XIII^e siècle. La chapelle castrale, dont on devine les origines médiévales, a été modifiée à plusieurs reprises.



photo et plan © Sophie Aspord-Mercier

MANDUEL (Gard)

Eglise paroissiale

Inscription au titre des monuments historiques, le 25/10/2016



Le 11 mai 1856, la commune délibère sur la reconstruction totale de l'église et l'ancienne église visible sur le cadastre de 1809 a été remplacée par le bâtiment actuel qui ouvre sur la promenade mais sans respecter son orientation vers l'Est.

L'architecte Henri REVOIL est chargé de ce chantier mais ses plans du 29 avril 1857 n'ont pas été retrouvés. L'adjudication du 26 juin 1859 désigne les entrepreneurs de Nîmes Guérin et Pierre Fabre et un long contentieux les oppose à l'architecte jusqu'en 1864.

L'église présente une nef centrale et deux bas-côtés avec des absides semi-circulaires, elle comprend cinq travées et un transept saillant de même hauteur que la nef centrale.

La façade et le clocher au-dessus sont construites en pierre taillée mais le reste de l'édifice est enduit avec l'encadrement des baies en pierre taillée. La recherche la plus élaborée concerne le portail d'après le motif, très simplifié, de celui de Saint-Trophime d'Arles, avec des pilastres cannelés, comme on en voit aussi à l'abbatiale de Saint-Gilles. Toutes les baies sont en plein cintre et renforcent le rattachement à l'art roman régional. A l'intérieur, l'église a conservé ses peintures décoratives : le chœur est plus richement décoré et la croisée du transept est historiée avec les évangélistes peints sur fonds bleu. Ces peintures sont l'oeuvre de Bernard Gentilini d'après celles du Dominicain à St Andrea della Valle à Rome. Elles sont inscrites au titre des Objets Mobiliers depuis 1982. Les peintures décoratives sont hiérarchisées comme l'architecture, plus variées et recherchées au niveau de la croisée du transept que sur la nef. Les éléments architecturaux sont soulignés, tous les chapiteaux sont peints de couleurs vives. Les vitraux non historiés signés de Martin d'Avignon laissent pénétrer un flot de lumière. Le chemin de croix en plâtre est cité en exemple par Gareiso comme une belle réalisation de Pocheville de Nîmes. La seule modification concerne l'autel majeur qui a été enlevé et le décor du chœur. Revoil développe ici un néo-roman modéré et cet édifice qui, sans être exceptionnel dans son oeuvre, est remarquable par la qualité de sa construction et surtout par son ambiance intérieure, due au soin porté au second oeuvre.



NIMES (Gard)
Immeuble 15-17 rue des marchands
Classement au titre des monuments historiques de la façade sur rue et des toitures,
le 07/11/2016

L'immeuble de la rue des Marchands présente un intérêt considérable pour la ville de Nîmes et le Languedoc, car peu de façades déploient un système ornemental antiquisant aussi élaboré et raffiné, directement inspiré des théories diffusées par Serlio, particulièrement dans son livre IV.



Construit sur une base médiévale dont les vestiges sont encore repérables au rez-de-chaussée, cette façade de la Renaissance tardive, composée de deux étages et deux travées (le dernier étage est une adjonction de la fin du XIXe siècle) offre une remarquable symétrie soulignée par le rythme binaire des pilastres et subtilement infléchi par un traitement différencié des chapiteaux, trahissant sans doute deux époques distinctes d'intervention.

La richesse et la qualité décorative des entablements avec la superposition de la frise "ionique" du deuxième étage à la frise "dorique" du premier étage, démontre une très haute qualité d'exécution qui trouve son inspiration dans les modèles qu'ont pu fournir la maison carrée ou les arènes d'Arles. Une telle qualité de décor, avec les motifs alternés de triglyphes, roses et bucranes pour le premier étage, de guirlandes et mascarons pour le second, ne se retrouve qu'au duché d'Uzès ou sur une maison patricienne de la rue Nationale de Beaucaire.

Les intérieurs et les distributions ont subi de nombreuses modifications impliquées par la fonction d'habitation de l'immeuble, et on déplore en particulier la disparition de l'escalier d'origine. La pièce sur rue du premier étage renferme cependant les vestiges d'un décor peint particulièrement rare, certes difficilement interprétable, mais de toute évidence lié aux préoccupations intellectuelles et savantes des propriétaires, décor qui se trouve de la sorte en parfaite correspondance avec la subtilité du traitement de la façade, même s'il n'en est pas strictement contemporain.



Photos © Josette CLIER DRAC Occitanie

Philippe HERTEL © DRAC Occitanie

BLANDAS (Gard)

Grotte des Baumelles

Classement au titre des monuments historiques de la grotte en totalité et de la partie ouest de la parcelle B 41, le 14/12/2016



Des spéléologues, affiliés à la Fédération française de spéléologie, qui étudient les cavités naturelles du Causse de Blandas, ont signalé la découverte d'un probable menhir piégé dans l'ouverture d'une grotte. A la suite de l'expertise du site par les services de l'Etat, une opération de fouille archéologique a été organisée sous la direction d'un agent du Ministère de la Culture et de la Communication (Direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon) en collaboration avec les spéléologues inventeurs et un chercheur de l'Institut national de recherches archéologiques préventives.

Cette étude a révélé que le monolithe était une stèle gravée préhistorique qui se trouvait en réemploi dans un dispositif de condamnation d'un réseau souterrain. Le menhir-stèle a été prélevé et transporté dans le musée le plus proche en vue d'assurer sa conservation et sa présentation au public.

À l'intérieur de la galerie souterraine ainsi réouverte après avoir été close durant 5000 ans, de nombreux vestiges archéologiques sont conservés dans leur situation d'abandon depuis la fin du Néolithique. Plusieurs aménagements liés à l'utilisation de la cavité (couloir de circulation, murs de terrasses et de division de l'espace, indices ichnologiques) ont pu être observés. Un important mobilier archéologique est également présent. Il s'agit d'un grand nombre de vases destinés à la récupération et au stockage des eaux souterraines. De nombreux ossements humains ont aussi été découverts qui témoignent de l'utilisation sépulcrale de la grotte. Enfin, les parois de la cavité présentent de nombreuses traces charbonneuses dont une partie est liée à l'utilisation des éclairages préhistoriques, probablement des torches. D'autres traces correspondent à plusieurs panneaux organisés qui regroupent des dessins schématiques linéaires situés entre 3 et 4 mètres de hauteur par rapport au sol de la grotte. Ils ont donc été tracés volontairement en utilisant des échelles ou des échafaudages.



Tous ces éléments particulièrement bien conservés confèrent à cette grotte un intérêt scientifique et patrimonial exceptionnel, seul site de cette nature découvert à ce jour. Des mesures de mise en sécurité de la grotte ont été prises par les services de l'Etat en accord avec le propriétaire du terrain dans l'attente de la mise en place d'un programme de recherche et de conservation.

Gers

[Bassoues Basilique Saint-Fris](#)

[Lectoure Hôtel de Ville](#)

[Lectoure Château des comtes d'Armagnac et ancien hôpital](#)

[Montfort Château d'Esclignac](#)

[Sainte-Christie-d'Armagnac Le Castet rempart](#)

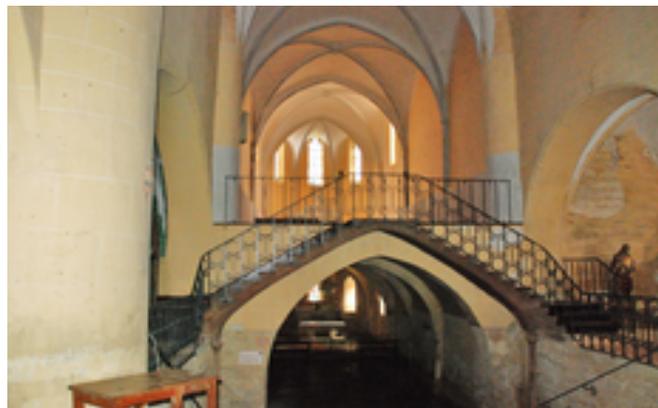
[Saint-Georges Grange cistercienne de Terride](#)

BASSOUES (Gers)
Basilique Saint-Fris
Inscription au titre des monuments historiques, le 16/09/2016

Une légende, liée sans doute à la reconstruction partielle de la chapelle au début du XVI^e siècle par l'archevêque d'Auch, le cardinal de Clermont-Lodève, fait de saint Fris un neveu de Charles Martel. Il aurait péri à Bassoues en combattant les Sarrazins. Son sarcophage fut transporté à l'emplacement du cimetière et de l'église actuelle et une crypte fut aménagée pour l'accueillir. Au XI^e siècle des moines venus de Pessan s'installèrent près de la chapelle. Au XIII^e siècle l'établissement religieux passa aux mains des archevêques d'Auch. Saint-Fris était alors l'église paroissiale mais, les archevêques ayant installé au village actuel leur résidence, qui comprend le célèbre donjon, la paroisse fut transférée à l'église Notre-dame, érigée au rang de collégiale.

Vers 1520, Monseigneur de Clermont-Lodève fait restaurer, ou embellir, la chapelle : on lui devrait le plan actuel à trois nefs ainsi que les portails de style Renaissance. Pendant les guerres de Religion, l'église est ravagée par Montgomery vers 1570. Elle est restaurée au XVII^e siècle puis à nouveau partiellement détruite au moment de la Révolution.

La chapelle est relevée entre 1847 et 1857 : les parties supérieures et le voûtement remontent à cette période, ainsi que le réaménagement de la crypte et de la chapelle d'axe supérieure ; cependant, l'élévation de la fin de la période gothique est conservée en grande partie.



L'église, construite dans un moyen et grand appareil de calcaire et de grès rose, présente une longue nef de quatre travées bordée de collatéraux, aboutissant à un chœur très allongé, surélevé, lui-même établi au-dessus de la crypte abritant le sarcophage de saint Fris.

L'accès principal se fait au sud par un portail en plein cintre de style Renaissance, surmonté par un haut relief représentant saint Fris à cheval, portant son étendard, encadré de phylactères et de deux arbres. Deux pilastres surmontés de chapiteaux à volutes et ornés de disques plats encadrent le portail à la profonde voussure. En façade ouest s'ouvre un portail similaire, cantonné au nord par une tour tronquée.

Les bas-côtés, qui s'interrompent avant le chœur, sont percés de fenêtres aux remplages gothiques. Le chevet à pans coupés, dont l'élévation a sans doute été en grande partie refaite au XIX^e siècle, est soutenu par de puissants contreforts.

Nef et bas-côtés communiquent par de larges arcades retombant sur d'épaisses piles cylindriques dans lesquelles viennent mourir les nervures des voûtes. Le bas-côté sud a conservé son voûtement et des culots sculptés de têtes humaines et des clés de voûte dont l'une aux armes de monseigneur de Clermont-Lodève.

On accède au chœur par deux escaliers symétriques. Un escalier dans l'axe de la nef descend vers la crypte. Ses voûtes surbaissées sont séparées par des arcs doubleaux dont les moulures viennent s'amortir sur des demi-colonnes engagées. Une travée droite, voûtée d'ogives, précède la partie absidiale polygonale, elle aussi voûtée d'ogives. Le sarcophage, cuve grossièrement taillée, repose sur des colonnettes aux chapiteaux anthropomorphes datables de la période gothique, dans un "remontage" attribuable aux travaux du XIX^e siècle.

LECTOURE (Gers)

Ensemble épiscopal

Inscription au titre des monuments historiques (extension de protection), le 22/08/2016



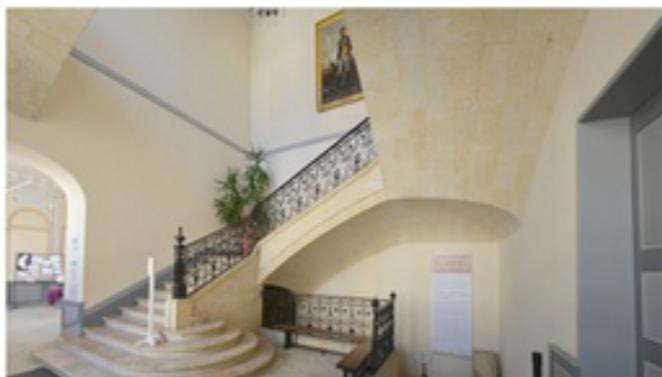
photo (c) Ville de Lectoure

Des évêques de Lectoure sont mentionnés dès le VI^e siècle, puis, après une interruption de deux siècles, l'évêché se maintiendra de la fin du IX^e siècle à la Révolution.

L'édifice actuel, remplaçant un bâtiment associé au cloître, est édifié au sud de la cathédrale par Jean Rabb et Jean Cruchon pour l'évêque Hugues de Bar, entre 1676 et 1682. L'évêché est vendu en 1796 comme bien national, puis le général Lannes achète l'édifice le 18 brumaire An IX. Sa veuve en fait don à la commune le 1er septembre 1819. L'ancien jardin de l'évêché, dont l'aménagement avait nécessité la destruction de deux îlots, devient alors public et le bâtiment reçoit le tribunal de première instance, la mairie, la justice de paix et la sous-préfecture. Les intérieurs ont été remaniés au XIX^e et au XX^e siècles. Actuellement le bâtiment accueille la Mairie et l'Office du Tourisme occupe les anciennes dépendances. L'hôtel de Ville, résidence du général Lannes a été labellisé Maison des Illustres en 2014.

On entre dans la cour séparant le logis des dépendances par un portail de pierre ouvrant sur la place de la cathédrale. Le logis de plan en "T" est accolé à l'élévation sud de la cathédrale. Il est éclairé par de nombreuses fenêtres. Des bossages et des bandeaux rythment les façades. Une fois passé le petit pont enjambant les fausses douves côté cour, on accède à un vaste hall double ouvrant sur le jardin à trois terrasses. Sur la droite, un escalier monumental à rampe en fer forgé, mène à l'étage. Un autre escalier conduit au sous-sol ; des cuisines voûtées d'ogives y occupent la moitié ouest. Elles disposent d'une large cheminée, d'un four double et d'un puits à margelle semi-circulaire. La moitié orientale est occupée par des caves voûtées en berceau, également en brique. Aux niveaux supérieurs, les parties habitables ont conservé leurs portes à panneaux découpés, leurs lambris, leurs décors de stuc (gypseries), leurs parquets, leurs cheminées, la plupart en marbre, et leurs plafonds à la Française. La salle du tribunal est conservée en l'état. La salle des Illustres abrite la galerie de portraits des enfants célèbres de Lectoure.

Parallèle au logis, le bâtiment des dépendances se démarque par sa toiture brisée aux remarquables lucarnes à fronton-pignon moulurées, et son pigeonnier couronnant la travée axiale. Les jardins sont aménagés en trois terrasses, dont la plus haute était un verger.



LECTOURE (Gers)

Château des comtes d'Armagnac et ancien hôpital Inscription au titre des monuments historiques, le 22/08/2016

Au milieu du XIV^e siècle Lectoure entre dans la mouvance des comtes d'Armagnac, qui installent leur château-résidence à l'extrémité ouest de l'éperon, sur les vestiges d'un château préexistant. Lors des guerres franco-anglaises les Armagnacs prennent le parti du roi de France mais la politique moins claire des comtes Jean IV et Jean V inquiète les rois de France. L'excommunication de Jean V pour relation incestueuse avec sa sœur entraîne le siège de la ville de par Louis XI, de 1472 à 1473. Le château subit alors d'importantes destructions puis il est ensuite réparé et aménagé jusqu'au XVII^e siècle par le pouvoir royal devenu propriétaire. Entre 1583 et 1590 le château est séparé de la ville par un double bastion. Une partie du château sert de prison.

En 1758, l'évêque Claude François de Narbonne-Pelet demande à Louis XV de lui céder le château. Il souhaite y établir un hôpital-manufacture pour remplacer l'hôpital du Saint-Esprit, situé le long du rempart sud. Il fait construire de 1758 à 1766 un vaste bâtiment de plan en "U". Le bastion séparant le château de la ville est supprimé ; seule l'extrémité ouest du château est conservée pour y installer la pharmacie et les dépendances de l'hôpital. Une filature, où les pauvres gagnent leurs soins, est installée au sous-sol. L'effondrement du bastion nord du château survient après 1824.

Le bastion nord-ouest devient le cimetière des sœurs de l'hôpital, Filles de la Charité, puis, après 1812, les sœurs de Nevers. L'aile sud et la chapelle sont terminées entre 1808 et 1812. Au XIX^e siècle, deux bâtiments sont construits, au nord et au sud. Celui du nord abrite la maternité. L'hôpital est désaffecté en juin 2013.

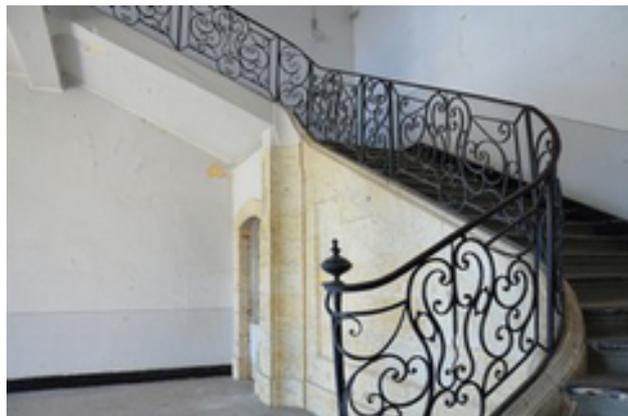
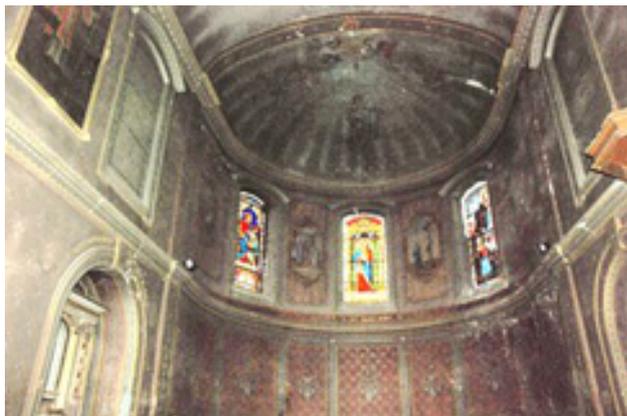


Vue aérienne anonyme © Ville de Lectoure, © Inventaire général Région Midi-Pyrénées, 2013

Château

L'aile ouest, la seule conservée du château, couronne l'extrémité de l'éperon sur lequel la ville est bâtie. Le premier niveau n'est accessible qu'au sud, grâce à un escalier construit dans le remblai du XVIII^e siècle. Une porte couverte d'un arc brisé ouvre sur une salle voûtée en plein cintre. La pièce située au-dessus conserve les meubles de la pharmacie installée au XVIII^e siècle. Le deuxième étage, à l'élévation incomplète, est couvert par la toiture actuelle. Il est accessible par un étroit escalier en vis situé dans un angle de la maçonnerie. La base d'un piédroit de la cheminée est ornée de moulures prismatiques. Les vestiges d'une latrine en encorbellement sont visibles à l'extérieur du mur sud. Le milieu de l'aile conservée est occupé par deux salles jumelles voûtées en plein cintre. Les deux salles sont éclairées à l'ouest par une fenêtre haute en plein cintre et par une croisée à l'Est. L'élévation ouest des salles comporte deux canonnières. La salle sud a conservé une cheminée. Les voûtes de ces salles supportent la grande salle du premier étage. Du deuxième étage, presque entièrement détruit, il subsiste une porte visible depuis le premier. Une tour octogonale, épaulée par un massif contrefort, renfermant un large escalier en vis, est construite dans l'élévation Est de l'aile. Son décor sculpté de losanges, de cabochons et de colonnes cannelées révèle le XVI^e siècle. A l'étage l'escalier mène à une ancienne grande salle ayant conservé les piédroits d'une cheminée monumentale. Les

canonnières de l'élévation ouest du château semblent taillées après la construction, parfois dans d'anciennes archères.



Hôpital

L'édifice, au plan en U, dans la perspective de la rue Royale (actuelle rue Nationale) ouvre largement sur la ville. Un portail à piliers carrés donne accès à un jardin régulier encadré par les ailes du bâtiment, à trois niveaux et façades ordonnancées. L'édifice est caractérisé par les trois galeries à arcades sur cour et le corps en avancée central du corps principal, à fronton triangulaire. Les arcades en plein cintre, à clé saillante, reposent sur des piliers de section carrée. Les façades sont animées de deux bandeaux d'étage et l'encadrement des portes et des fenêtres à imposte est cintré. Les galeries sur cour sont reproduites en sous-sol, voûtées en brique et éclairées par des soupiraux. Les façades sont enduites sauf l'avancée centrale du corps principal, en pierre de taille. Derrière ses arcades, un grand arc en anse de panier ouvre sur la cage du grand escalier à rampe en fer forgé. Des escaliers secondaires sont situés dans les angles de l'édifice et à l'extrémité de chaque aile. Au sous-sol ils mènent à des salles voûtées de différentes tailles. La chapelle, décorée par le peintre Lasseran, est située dans l'angle sud-ouest, entre la construction du XVIII^e siècle et la partie conservée du château médiéval. L'ancien puits du château (2,30 mètres de diamètre) est inscrit dans l'élévation ouest du corps principal. Les chambres sont à l'étage alors que le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux, le vestiaire et les salles de soins. Au sous-sol on trouve la blanchisserie, les ateliers et les remises. Une construction postérieure à 1950 relie l'angle sud-ouest aux vestiges du château.

Georges GONSALVES © DRAC Occitanie

d'après les notices de Gaëlle Prost, chargée de mission pour l'inventaire de la Ville de Lectoure (conseil régional de Midi-Pyrénées (Occitanie) [service de la connaissance du patrimoine] – Ville de Lectoure)

MONFORT (Gers)

Château d'Esclignac

Inscription au titre des monuments historiques en totalité, le 16/09/2016

Des traces d'occupation antique ont été repérées par prospection aux alentours du château et des tombes anthropomorphes auraient été trouvées dans sa cour. Le château d'Esclignac appartenait à la famille de Preissac, proche des comtes de Fézensaguet : un premier édifice existe déjà dès le XI^e siècle. Puis une tour-salle attribuable au XIII^e siècle a englobé des vestiges de la construction primitive. En 1485, un prix-fait documente une reconstruction partielle et un agrandissement du château par le lapicide Agier de Brosse originaire du diocèse de Tulle. Les éléments à rattacher à cette campagne sont la grosse tour ronde qui abrite l'escalier à vis ainsi qu'une tour carrée appuyée sur l'élévation nord. Sous Louis XIV, Esclignac fut érigé en marquisat. Après la révolution, le château passa aux Ducos de Lahitte qui apportèrent certains remaniements, notamment dans le décor de la chapelle, et le conservèrent jusque vers 1930. Le château eut ensuite plusieurs propriétaires successifs. Intervenue en 1958 une protection partielle au titre des monuments historiques, au périmètre mal défini, ne concernait que les extérieurs.



L'ensemble s'ordonne autour de deux grandes cours : la première est bordée par les communs dont la façade orientale est percée d'un grand porche en plein cintre. Dans la partie nord de la cour une chapelle de la fin du Moyen Age était l'ancienne église paroissiale. Son chevet est accolé aux restes d'une tour attribuée au XIII^e siècle et englobé dans un bâtiment plus récent.

On accède à la deuxième cour par un porche-pigeonnier : sur le côté sud un long bâtiment cantonné de deux tours de défense abrite une grande salle voûtée en plein cintre.

Au nord, le corps principal du château est composé de la tour-salle du XIII^e siècle modifiée à la fin du XV^e siècle par l'adjonction de la tour ronde de l'escalier au sud et, au nord par celle d'une grande tour carrée. À l'est s'adosse un logis, dont les dispositions actuelles remontent à l'époque moderne, mais qui semble intégrer des vestiges médiévaux. Il renferme plusieurs cheminées que leur style permet de dater du XVI^e ou du début du XVII^e siècle. À l'étage, du côté sud, une grande galerie permet la communication entre les appartements de la tour-salle et une série de pièces exposées au nord. La grande élévation des combles couverts de tuiles plates confère un aspect imposant à l'ensemble. La parcelle non bâtie située au nord-est, portée comme jardin sur le cadastre napoléonien et probablement aménagée en parc au XIX^e ou au début du XX^e siècle borde directement les murs du château et notamment sa partie la plus ancienne : un fossé défensif y était probablement aménagé.

SAINTE-CHRISTIE-D'ARMAGNAC (Gers)
Le Castet : rempart de terre crue et logis adossé
Classement au titre des monuments historiques, le 16/06/2016

Le site du Castet, constitué d'un ensemble de bâtiments organisé autour d'un espace central (vestiges de remparts en maçonnerie de pierre et en terre crue, église..) est inscrit au titre des monuments historiques par arrêté du 31/12/2014. À proximité, une motte castrale est inscrite par arrêté du 12/02/2015. La mesure de classement vise les éléments les plus remarquables : le rempart ouest élevé en terre crue massive et le logis qui lui est adossé.



Le rempart de terre : il subsiste sur le flanc ouest, constituant le mur occidental de la salle de la fin du XV^e siècle, et sur le flanc nord. Il constitue dans la région, et au-delà, l'exemple le plus remarquable de mise en œuvre de la terre crue, par son importance : Le mur ouest est en effet conservé sur plus de 18 m de long pour une hauteur de près de 7 m. Il s'agit d'une paroi en terre massive par couches filantes sans interruption, dont l'épaisseur va de 1,43 m à la base à 0,57 m au sommet, avec un fruit visible au revers.

La salle ou castet : Appuyée sur le rempart ouest et située au nord ouest de l'église à laquelle elle est reliée par un porche, cette construction à pan de bois se termine au nord par un mur-pignon maçonné mais jusqu'au XIX^e siècle, elle était prolongée par un autre corps de bâtiment dont on ne peut savoir s'il était contemporain de cette salle ou postérieur. Les dispositions intérieures et extérieures de ce bâtiment ont fait l'objet de remaniements du XVII^e au XIX^e siècle mais il présente encore des éléments remarquables notamment pour son décor. À la façade est l'étage en encorbellement repose sur une sablière décorée d'une série d'arcs en accolade. La salle principale du rez-de-chaussée, dont la dernière utilisation était celle de cuisine, présente un plafond peint et des restes de décor muraux. Dans cette salle ainsi que dans l'espace voisin abritant la cage d'escalier, deux silos, témoins d'une occupation antérieure, sont creusés dans le sol.



SAINT-GEORGES (Gers)
Grange cistercienne de Terride
Inscription au titre des monuments historiques, le 30/03/2016

Le domaine des Granges de Terride est situé au nord de la commune de Saint-Georges, dans le vallon du Rieutort. À 1,5 km à l'ouest se trouve le moulin à eau de Terride, dépendance de la grange.

La grange de Terride ou de Tarride est une dépendance de l'abbaye cistercienne de Grandselve. Sa première mention, dans le cartulaire de Gimont, remonte à 1158. Une bulle d'Alexandre III, en 1162, confirme son existence sous le nom de Saint-Georges. Cette grange, établie à proximité de la paroisse Saint-Pierre de Vinsac, qui pourrait être établie sur le site d'une *villa* gallo-romaine, semble avoir été l'une des plus importantes dépendances de Grandselve : au XVII^e siècle, le domaine comportant deux métairies compte 648 arpents soit environ 370 ha, équivalent en taille de celui de la Grange Lassalle à Montech. Un compromis datant de 1278 permet même d'évaluer la superficie totale des terres en dépendant à 1800 ha.

Le XIII^e siècle marque une extension continue notamment vers le sud et vers l'est et Grandselve se trouve en concurrence directe avec une autre abbaye cistercienne celle de Gimont ou Planselve. En 1297 est mentionnée la culture autour de la grange de diverses plantes tinctoriales, dont le pastel. La grange garde son importance jusque à l'époque moderne : au XVIII^e siècle, elle possédait 8 à 9 paires de labourage.



Au début du XIX^e siècle, le bâtiment fermant la cour au sud est transformé en maison d'habitation ; le bâtiment principal, au nord, garde sa vocation agricole et de stockage. L'édifice est porté comme "château" sur le plan cadastral napoléonien de 1845. Dans le courant du XIX^e siècle, le domaine passe dans la famille des propriétaires actuels.

L'ensemble, très peu ouvert sur l'extérieur, à part le logis du XIX^e siècle, s'organise dans un rectangle anciennement fortifié comprenant, au sud, ce logis du XIX^e siècle, puis une cour à laquelle on accède de l'est par une porte fortifiée, et au nord un vaste bâtiment rectangulaire couvert d'un toit à quatre pans et qui constituait sans doute le cœur de l'exploitation. Ce bâtiment a été agrandi vers l'est à une époque indéterminée (fin du Moyen Âge, époque moderne?). Il présente des traces de fortification avec des archères percées dans le niveau bas du mur ouest, au dessus du ruisseau et à l'est d'autres ouvertures condamnées lors de l'agrandissement mentionné. À l'étage se trouve une grande salle destinée probablement au stockage. Les planchers sont soutenus par de forts piliers de bois, qui pourraient remonter à la fin du Moyen Âge. Sur les murs ouest et nord des ouvertures trilobées et fortement chanfreinées éclairent cette salle. Enfin, au nord, existe une petite cour, peut-être couverte à l'époque moderne.

Les aménagements hydrauliques du domaine ont été en partie conservés, notamment le "béal", actuellement nommé vivier, pièce d'eau rectangulaire très allongée qui détourne l'eau du ruisseau en amont du site. Deux moulins à vent et le moulin à eau de Terride, dépendant de la grange, existent toujours.

Haute-Garonne

[Launaguet Eglise paroissiale](#)

[Toulouse Jardin de la maison dite Le Belvédère](#)

[Toulouse Monument à la gloire de la Résistance](#)

LAUNAGUET (Haute-Garonne)

Église paroissiale Saint-Barthélemy

Inscription en totalité au titre des monuments historiques, le 16/09/2016



L'église paroissiale de Launaguet a été en grande partie reconstruite dans un style néo-roman, à partir de 1867, par l'architecte toulousain, Germain Dutour. Launaguet abrite la fameuse manufacture des frères Virebent, créée en 1830 et spécialisée dans la fabrication de briques et d'ornements en terre cuite. Elle est installée sur le domaine de Miremont, à peine à un kilomètre du bourg.

L'église est entourée du cimetière qui jouxte le parc du château de Launaguet, construit en 1845, pour Jacques Henry Dufaÿ par l'architecte Auguste Virebent.

Les élévations de l'église paraissent bien modestes par rapport à la riche décoration du château. En revanche, l'aménagement intérieur de l'église est très luxueux. C'est Gaston Virebent (1837-1925), fils d'Auguste et unique héritier de la florissante manufacture, qui a reçu la commande de ce décor, à partir de 1872, des éléments décoratifs, c'est ce décor qui donne tout son intérêt à l'église. Une délibération du conseil de fabrique du 5 janvier 1873 précise que le curé souhaite utiliser les produits céramiques de l'usine Virebent ; La fabrique propose d'allouer la somme de 300 F par an pour l'embellissement de l'intérieur. Gaston Virebent accepte la commande et offre, « en tant que paroissien », de prendre à sa charge la restructuration de la chapelle de la Vierge (autel, statue et décoration murale).



A la différence de son père et de son grand-père, Gaston n'est pas architecte. Il oriente la fabrique familiale vers une production plus artistique. Il s'est formé, de 1856 à 1858, à Paris, dans l'atelier de l'ornemaniste, Michel Lienard (1810-1870). Il est initié à la terre cuite émaillée par Guisepe Devers, peintre italien installé à Paris qui, à partir de 1850, lance le mouvement de renaissance de la céramique et cherche à retrouver les secrets de la technique des Della Robbia., Gaston s'est passionné pour cette technique, très en vogue dans la seconde moitié du XIX^e siècle et a produit des œuvres baroques aux riches coloris.

Il réalise pour le chœur un autel placé sous un ciborium, composé de trois colonnes peintes des vertus théologiques supportant un dôme. Ce ciborium a remporté une médaille de bronze à l'exposition universelle de Paris de 1867 avec une Vierge à l'Enfant assise. Cette vierge a été installée dans l'oratoire aux enfants de Marie, placé dans le bas-côté droit.



En 1897, un orgue est installé par Théodore Puget et fils ; il est possible que ce soit à cette occasion que la tribune ait été aménagée et que les statues-colonnes, moulage des statues d'apôtres de la porte de la salle capitulaire du cloître de la cathédrale de Saint-Étienne de Toulouse, aient été installées. Alexandre Du Mège les avait déposées au musée des Antiques de Toulouse.

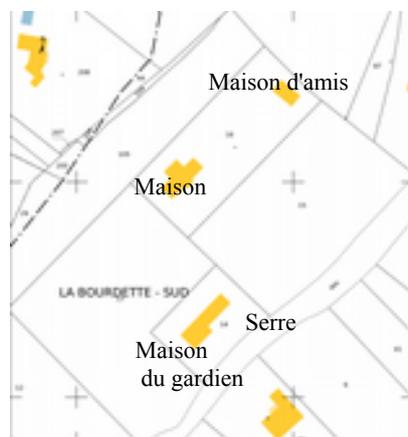


TOULOUSE (Haute-Garonne)
Jardin de la maison de maître Le Belvédère, 51 chemin des Clotasses
Inscription au titre des monuments historiques (extension d'inscription), le
25/10/2016

La maison a vraisemblablement été construite au début du XIX^e siècle. Lors de l'inscription de 1987, le jardin d'agrément qui se développe sur le flanc escarpé de la colline, n'a pas été alors pris en compte.

Cette propriété se trouve dans l'ancien *gardiage* du capitoulat de Saint-Barthélemy, au sud de Toulouse dans la paroisse de Pouvourville, à la limite de Ramonville Saint-Agne. Les cadastres anciens de la ville, non plus que les plans anciens, ne prennent pas en compte ces zones se limitant à l'*intra-muros* et aux faubourgs proches. Nous ne disposons donc pas d'information pour l'Ancien Régime.

Au lieu-dit La Bourdette, le cadastre de 1830 représente la maison avec son avant-corps circulaire caractéristique et sa terrasse, une petite construction déclarée comme orangerie et un pigeonnier. Assez proche du centre-ville, cette propriété avait à la fois un rôle de villégiature et un rôle utilitaire avec ses terres agricoles, sa vigne et son bois. L'ensemble appartient alors à Henriette Adrienne Sophie de Cassagneau de Saint-Félix (1776-1854) qui réside rue Boulbonne. Elle est la fille aînée de Louis-Emmanuel de Cassagneau de Saint-Félix-Montbérion (1734-1821), conseiller au Parlement de Toulouse de 1755 à 1790, et de Marthe de Cassand. Les Cassagneau étaient une importante famille de la noblesse parlementaire de Toulouse, liée aux plus grandes familles de la province. Cette propriété n'apparaît pas dans la liste des biens de L-E. de Cassagneau de Saint-Félix, vendus comme biens nationaux en 1793.



Escaliers menant à la maison

L'acte de vente de 1866 nous apprend que Sophie de Cassagneau était déjà propriétaire en 1820. Il n'est pas précisé si c'est elle qui a fait construire la maison, si elle en a hérité ou si elle l'a achetée. La propriété est désignée comme « un bien de campagne dit de Saint-Félix [...] composé : d'une maison d'habitation pour le maître, une petite chapelle, un logement pour un jardinier et autres bâtiments ou construction, un pigeonnier, un bosquet, un jardin d'agrément, des pâtures, des vignes et un bois ». Cet acte montre que dans les années 1860, il existe bien un jardin « d'agrément », et même une maison pour le jardinier.

Le parti architectural de la maison principale et le décor du salon placé dans la rotonde tendent à proposer les premières années du XIX^e siècle comme date de construction plutôt que la fin du XVIII^e siècle. La superficie de la maison est relativement modeste. Le salon rond couvert par une coupole et son décor néoclassique ne manquent pas d'ampleur et de raffinement ; le traitement du reste de la maison est simple.



le jardin vu de la maison

L'aménagement du jardin actuel ne semble pas contemporain du bâtiment et évoque plus les réalisations de la fin du XIX^e siècle. Il s'inspire fortement des jardins à l'italienne, en utilisant judicieusement la forte dénivellation du terrain et en s'organisant de part et d'autre d'un fort axe de symétrie, généré par l'avant-corps de la folie. Au cours des années 1960, de nouvelles plantations ont été réalisées avec des cyprès d'Italie, alors à la mode



la serre



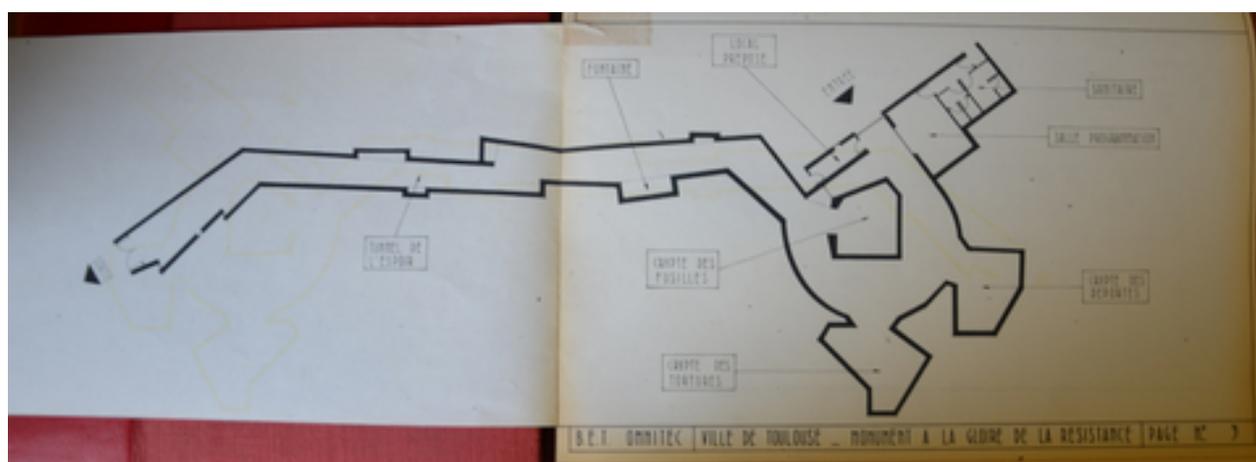
les terrasses du verger et du potager

TOULOUSE (Haute-Garonne)
Monument à la gloire de la Résistance
Inscription en totalité au titre des monuments historiques, le 22/08/2016

En 1965, la ville de Toulouse lance un concours national pour la construction d'un monument à la gloire de la Résistance afin de « perpétuer le souvenir de ceux qui tombèrent en la servant, ce monument devra honorer à la fois les morts et les survivants ». Tous les moyens d'expression sont admis. L'équipe retenue se compose des architectes de l'agence toulousaine Ateliers des Architectes Associés (AAA - Pierre Viatgé, Michel Bescos, Alex Labat et Pierre Debeaux), menée par Fabien Castaing.



C'est une réalisation pluridisciplinaire qui associe architecture, sculpture et audiovisuel. Ils collaborent avec le sculpteur Robert Pagès et l'ingénieur Roger Tassera. Le compositeur Xavier Darrasse crée une bande son. Trois photographes, Hubert Benita, Alain Capel et Serge Vallon ainsi qu'un programmeur Marcel Betan, réalisent les montages audiovisuels.



Implanté à l'extrémité sud des allées Frédéric-Mistral, en face de l'ancien siège de la Gestapo, le monument est conçu comme un cheminement, s'enfonçant sous terre, passant sous les allées pour ressurgir dans le jardin des plantes. Il symbolise le parcours des résistants contraints de se cacher pour mener le combat. Trois cryptes dédiées aux réfugiés, aux torturés et aux fusillés, ouvrent sur la galerie. La place de l'audiovisuel et de l'éclairage est primordial. Des images d'archives de la guerre sont projetées sur les murs, accompagnées d'une bande son.



L'édifice construit en béton banché est recouvert d'un tumulus engazonné. Les parois de béton dessinent des lignes obliques, mises en valeur par le jeu de clair obscur. Le visiteur est plongé dans la pénombre, il est coupé du monde extérieur, de la lumière du jour et de la rumeur de la ville, pour pénétrer dans un espace de silence propice au recueillement. Les images s'affichent sur les parois des cryptes.

Une structure autoportante, composée de quatre tubes métalliques maintenus par des câbles métalliques, œuvre de l'architecte Pierre Debeaux, est installée à l'entrée du tumulus comme un signal.

Le monument a été inauguré par le maire Pierre Baudis le 19 août 1971, en hommage à la date de la libération de Toulouse, le 19 août 1944. Il est ouvert à la visite.

Hérault

Bédarieux Maison Donnadille

Gabian Fontaine d'huile de pétrole Font d'Oli

Gigean Maison dite Studium d'UrbainV ou Abescat

Montpellier Eglise Saint-Mathieu

Montpellier Eglise Sainte-Eulalie

Murles Eglise

BEDARIEUX (Hérault)
Maison Donnadille 14, avenue Jean-Jaurès
Inscription au titre des monuments historiques, le 23/12/2016



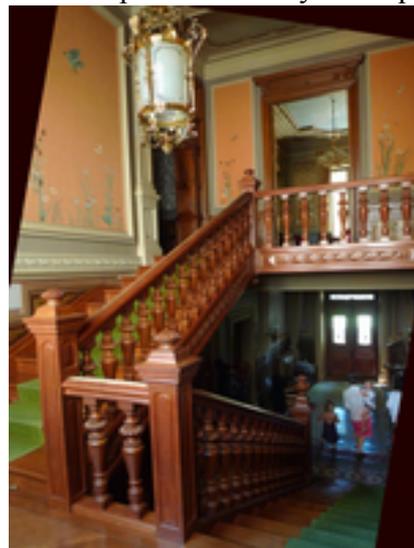
Les Donnadille sont présents à Bédarieux de 1790 à 1927. Jean III Donadille (1758-1826), marchand de laine, épouse Marguerite Gely, fille d'un fabricant de drap à Bédarieux. En 1834, les frères Vital et Jean Donnadille achètent un terrain de l'ancienne teinturerie des frères Pierre et Auguste Bompaire. Là se trouve déjà un bâtiment, la « maison vieille », avec ses installations industrielles et l'habitation. En 1838, on construit à l'emplacement de la maison actuelle sur l'avenue Jean Jaurès, un corps d'usine ou « maison de fabrique » qui comprend aussi l'habitation. Les Etablissements Donnadille Frères passent au niveau de manufacture et au stade industriel grâce à une modernisation constante. Le bâtiment est agrandi progressivement et prend son volume actuel mais est détruit en 1869 par un incendie puis reconstruit en 1870. Cette « maison neuve » semble avoir les dimensions actuelles. La nouvelle installation est d'avant-garde : la vapeur sert de force motrice à une époque où les métiers sont tous actionnés par la force hydraulique.

En 1882, l'inventaire pour la succession décrit

les possessions de la famille et Pierre Donnadille (1867-1908) met fin à l'indivision en rachetant les trois sites de l'entreprise qu'il restructure et augmente.



C'est alors qu'il fait appel à Léopold Carlier pour réaménager tout cet espace et, notamment, transformer la « maison-neuve » en « maison de maître » avec création d'un jardin devant la façade sud. On ne conserve alors, comme fonction industrielle dans la maison, que le stockage de laine et de drap. L. Carlier effectue une restructuration et



une modernisation complètes tout en gardant le volume rehaussé d'un niveau supplémentaire mais en plaquant une façade ordonnancée et structurée autour de la travée centrale ponctuée d'un portail monumental surmonté d'une baie à tympan triangulaire et balcon à balustres, le tout traité avec un décor classique. Le rez-de-

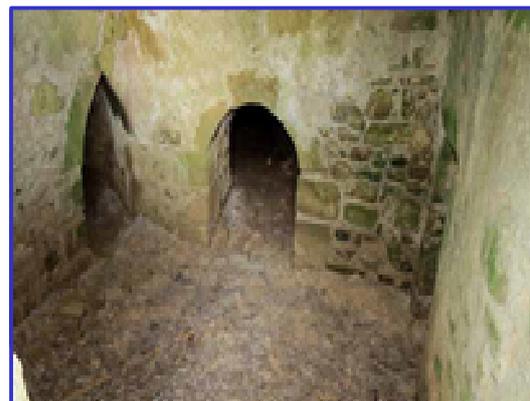
chaussée est affecté aux services... ; le hall au décor de faux marbres, sol de mosaïque et de marbres, est majestueux avec son escalier en bois éclairé de vitraux et au plafond peint. L'étage noble est réservé aux appartements d'apparat : enfilade de salons (Louis XIV et Louis XVI) et une chambre Louis XV, salle-à-manger et bibliothèque Renaissance (décorateur ornemaniste Edouard Lefèvre). Cet ensemble a été restauré dans un grand respect de son authenticité avec ses rideaux, tentures de soieries, meubles et lustres, parquets, cheminées, plafonds peints à caissons ou gypseries. La famille conserve les correspondances et factures des fournisseurs, surtout parisiens. En 1918, Jean (5e du prénom, 1893-1975), reprend la direction des Etablissements et épouse Juliette Verny (1892-1981). La plupart des usines textiles de la région font faillite et les Etablissements Donnadille, principalement fabricants de draps de troupe, ferment en 1927.

GABIAN (Hérault)
Fontaine d'huile de pétrole dite « Font de l'Oli »
Inscription au titre des monuments historiques, le 07/11/2016



l'abri de la fontaine

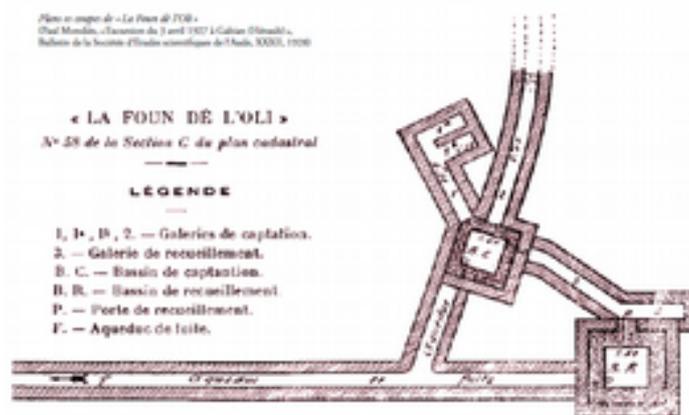
Situé au confluent de deux rivières la Thongue et la Lène, Gabian est d'abord connu pour sa source, la Resclauze qui, alimente, dès l'époque romaine, la ville de Béziers, par le biais d'aqueducs et lits de rivières. Gabian devient prospère et l'évêque de Béziers y installe une résidence au 13^e siècle (I MH et plafond peint héraldique classé) ainsi qu'un centre de dîmerie.



intérieur de la fontaine avec ses galeries

Unique en France, la fontaine d'huile de pétrole ou de naphthe, appelée « Font de l'Oli », est située à 1 km au sud du village, juste au nord du prieuré royal de Cassan (Roujan), propriétaire du site au Moyen Âge. Au 17^e siècle, ce sont les pères de Cassan puis Monseigneur Joseph Bruno de Bausset de Roquefort, 1702-1771, évêque de Béziers et seigneur de Gabian qui l'aménagent et l'exploitent. Sa renommée a été

extraordinaire et a fait la fortune de nombreux marchands, surtout à partir du 18^e s. Vers 1750, la source est restaurée par les soins de l'évêque Bruno de Dausset. Le pétrole est reçu dans un bassin d'une contenance de 25 à 30 hl, où tombent les eaux de trois aqueducs intérieurs sous forme de lames surnageant dans le bassin et qui se réunissent en une couche plus ou moins épaisse. L'huile médicinale, vendue à raison de trois à quatre quintaux par an, était sensée traiter diverses maladies dont la gale, gelures, brûlures. Après la révolution française, l'exploitation passe entre les mains de propriétaires qui essayèrent d'en tirer profit, sans grand résultat. Ses vertus font l'objet de nombreuses publications savantes et son exploitation industrielle se développe.



Par ailleurs, en 1925 la société Pechelbronn obtient une concession pétrolière et organise une extraction industrielle ; de nombreux autres forages sont creusés et exploités jusqu'à la fin de la guerre et même jusqu'en 1950, ce qui représente au total, 24 000 tonnes d'extraction d'hydrocarbure.

GIGEAN (Hérault)
Maison dite « *studium d'Urbain V* » ou « *abescat* »
Inscription au titre des monuments historiques, le 07/11/2016

Il existait peut-être une construction antérieure à cet emplacement mais c'est son réaménagement dans la deuxième moitié du XIV^e s. en un *studium* du pape Urbain V, qui justifie l'intérêt qu'on lui porte (sans que cette identification soit certaine). Les *studia* sont de petits collèges faisant partie d'un programme humaniste d'enseignement préparant aux études supérieures (ancien abbé de Saint-Victor de Marseille, Urbain V en crée en Provence, notamment à Trets et Manosque mais, originaire des Cévennes, il en dote aussi Saint-Germain-de-Calberte, etc.). En effet, ce pape est connu pour ses fondations de collèges universitaires (Orange, Cracovie, Vienne...) comme notamment à Montpellier avec le collège de Mende et surtout le couvent Saint-Benoît et Saint-Germain (qui deviendra plus tard l'ensemble épiscopal). Des éléments médiévaux pourraient exister dans le bâtiment actuel, subsistant d'un ensemble plus vaste aujourd'hui disparu.



façade principale

Dans un deuxième temps sa transformation, au milieu du XVII^e s., en résidence du bailli de l'évêque de Montpellier expliquerait le nom d'« *abescat* ». La partie abritant les anciennes cuisines au rez-de-chaussée est entièrement reconstruite, mais il en reste un lavabo au fenestron trilobé et une niche en plein cintre orné d'un motif cordé.

Au premier étage le grand appartement aux grandes croisées conserve les restes d'une cheminée monumentale à colonnes. L'escalier



palier du 1er étage

de desserte rejeté sur le côté est rampe sur rampe à mur d'échiffre face à la porte d'entrée dotée



Détail de baie à l'encadrement resculpté



niche à l'encadrement en cordon

d'un fronton triangulaire rustique.

Cette maison présente des caractères architecturaux et un décor intéressants malgré plusieurs interventions majeures mais infructueuses visant à corriger un défaut initial de construction de la voûte du rez-de-chaussée.

MONTPELLIER (Hérault)

Eglise Saint-Mathieu

Inscription au titre des monuments historiques, le 22/08/2016

A partir du XIII^e s., une église Saint-Mathieu est créée comme succursale de la paroissiale Saint-Firmin (aujourd'hui disparue). L'église actuelle est implantée à proximité immédiate de l'ancienne école de médecine (puis école de pharmacie) dans l'une des premières extensions médiévales du cœur féodal, sur un des points hauts de Montpellier, au milieu du quartier des collèges. Elle succède à la première détruite au moins partiellement comme la plupart en 1562 lors des guerres de religion. Ce fut l'une des premières reconstruites (prix-fait de 1607 pour le maître-maçon Laurent Bonnassier) pour servir aux Dominicains dont le couvent hors-les-murs avait été détruit, mais elle est à nouveau démolie en 1621 (pour les défenses de la ville lors du siège). Le même architecte la reconstruit à la même place de 1624 à 1627. Acquisée en 1791 par Antoine Agard, prêtre nom de la famille Bocaud, qui y possédait la sépulture de l'un de ses ancêtres, elle est cédée à la commune en 1829 pour être réaffectée au culte catholique.



C'est à cette date que la façade principale est transformée par l'architecte municipal Joseph Boué dans un néo-classique très austère (1829). Deux hauts pilastres ioniques nus à chapiteaux à volutes soutiennent un entablement à fronton triangulaire. Le tympan est orné d'une croix enlacée de pampres et plantée sur des gerbes de blés. Le portail rectangulaire de style dorique très sobre est surmonté d'un arc en plein-cintre abritant une baie. Les clochetons en façade datent de 1804 et de 1900 (le clocheton à double arcade de 1624 est conservé sur l'arrière). L'architecture est très simple : nef unique rectangulaire de 4 travées voûtées d'arêtes avec chapelles latérales, logées entre les contreforts, voûtées de berceaux transversaux et ouvertes par des arcs en plein cintre éclairées au nord-est, côté rue, par des fenêtres en plein-cintre surmontées de petites baies (au sud-ouest celles-ci donnent sur les cellules du couvent disparu).

L'intérêt de cet édifice réside en grande partie sur la conservation de l'authenticité de son décor et de son mobilier, notamment

liturgique. En effet, elle abrite un exceptionnel mobilier religieux en partie rétabli après les dépeçages révolutionnaires : retables et tableaux des siècles précédents sont remontés à leur emplacement originel. Cet important ensemble comprend 21 classements MH au titre des OM dont de nombreuses toiles peintes qui se rattachent à l'iconographie dominicaine ainsi que d'autres œuvres remarquables (cf. « plan objets » et campagne de restauration). Le retable de 1674 du maître-autel (autel de marbre de 1740-1741) est un chef d'œuvre du menuisier André Coula et de son gendre le sculpteur Antoine Subreville (1638-1712), auteur également de deux statues aux Pénitents Blancs. Il comprend statues, bas-reliefs, colonnes torsées entourées de vignes. Ce sont aussi les auteurs du retable de la chapelle Saint-Joseph. Une toile peinte représentant Saint-Jean de la Croix est attribuée à Antoine Ranc (provenant de l'église des Carmes déchaux, figurée en construction dans la partie basse du tableau, datable entre 1688 et 1707).



cliché Inventaire général

MONTPELLIER (Hérault)

Eglise Sainte-Eulalie

Inscription au titre des monuments historiques, le 22/08/2016

L'Ecole de droit est implantée à la *Tour Saint-Aulary* (Eulalie) (*aujourd'hui place du Peyrou*). Vers 1240, les Mercédaires, y installent leur couvent, futur *studium generale* de l'Ordre. La chapelle est achevée en 1261 mais démolie lors des guerres de religion et reconstruite dans la 2^e ½ du XVII^e s. Lors de l'aménagement de la Place Royale, le couvent est reconstruit plus bas, à l'emplacement actuel (1741 à 1748). Ses proportions sont plus vastes avec une chapelle à large chœur. Plans et élévations sont classiques, suivant des modèles du siècle précédent introduits en Languedoc par Augustin-Charles Daviler dont s'inspire son collaborateur Antoine Vier, mort en 1743, et dont Jean Dumas (1696-1761) assure la succession.



façade et parvis courbe

Sa façade sur la rue au sud-est est en léger retrait, encadrée de bâtiments amorçant un arc de cercle. Caractérisée par un original pignon en fronton semi-circulaire (abritant jadis les armes bûchées des Mercédaires et de Jacques 1^{er} d'Aragon), elle n'est pas sans évoquer celle que François Mansart conçoit en 1632 pour Notre-Dame-des-Anges de la Visitation à Paris. Ici, le portail présente un simple plein cintre que domine une baie rectangulaire encadrée de grandes volutes. Deux corps latéraux, cantonnés de chaînages à refends portent chacun un médaillon sculpté (saint Eulalie et

vraisemblablement saint Pierre Nolasque).

La nef unique est de quatre travées voûtées d'arêtes et rythmées par trois arcs doubleaux (ornés de clés sculptées de symboles sacrés) retombant sur des pilastres. Elle est éclairée de baies en arcs segmentaires (celles du sud donnent sur les cellules de l'infirmerie du couvent). Six chapelles latérales sont logées entre les murs boutants ; plus hautes, elles sont voûtées d'arêtes et s'ouvrent de part et d'autre de la nef par des arcs en plein cintre à la clé ornée de chérubins. Le transept non saillant abrite une chapelle à gauche et une autre, à droite sert de passage vers la sacristie. Le maître-autel se trouvait sous l'arc triomphal masquant un vaste chœur carré de deux travées, éclairé par deux fenêtres et un oculus (aujourd'hui murés). Plusieurs tableaux provenant de Sainte-Eulalie sont conservés au Musée Fabre (cf. Saint-Jean-Baptiste par Joseph-Marie Vien).



nef vers le chœur

Entre 1787 et 1789, la maison de l'ordre est supprimée à Montpellier ; les Mercédaires vendent l'église à la confrérie des Pénitents Blancs. Celle-ci étant interdite en 1792, l'église devient succursale de la paroisse de Saint-Denis avant d'être vendue comme bien national en 1798. En 1803 les Pénitents Bleus la rachètent. L'église redevient succursale de Saint-Denis et se voit érigée en paroisse en 1829. Les réaménagements du chœur datent de cette période avec son arc à caissons supporté par deux colonnes ioniques formant une sorte de retable. La chapelle de la Vierge est restaurée ; son retable serait d'Alexis Poitevin (1806).

Les Pénitents vendent à la commune en 1843. En 1856, l'abbé Laignelot se procure la relique du crâne de *sainte Eulalie de Barcelone* et fait peindre les scènes du *martyre de sainte Eulalie et de sainte Philomène* ainsi que leur *apothéose*. En 1898, de nombreux réaménagements sont réalisés avec l'ensemble des peintures décoratives de la nef et les retables en trompe l'œil des chapelles de Saint-Joseph et du baptistère.

Lot

Cahors Collège Gambetta

Labastide-Marnhac Château de Labastide

CAHORS (Lot)

Collège Gambetta (ancien collège des Jésuites)

Inscription au titre des monuments historiques de la chapelle et de la salle de déclamation, le
06/12/2016



Le collège Gambetta s'inscrit dans la longue histoire d'un quartier dédié à l'enseignement : dès le XV^e siècle, un collège saint-Michel est attesté dans ce secteur. Devenu collège de Quercy au XVI^e siècle, son déclin est stoppé par l'arrivée des jésuites en 1604. Ils recomposent le site autour de l'ancienne chapelle des Cordeliers qu'ils rénovent. Les jésuites quittent les lieux en 1762 ; l'édifice devient alors « collège royal » de 1765 à 1795 avant d'héberger l'École centrale du Lot jusqu'en 1803. Devenu « lycée impérial » de 1804 à 1814, il prend le nom d'un ancien élève, Léon Gambetta, en 1888.

En 1895, l'architecte Rodolose, chargé d'une vaste campagne de modernisation du lycée, densifie et remanie profondément les bâtiments anciens à l'exception des plus prestigieux, hérités des jésuites.

À l'occasion d'une restauration de la chapelle dans les années 1970, des peintures murales sont découvertes. Les dégâts dus à des infiltrations d'eau ne permettent de sauver qu'une partie de ce décor, essentiellement dans la chapelle orientale dédiée à saint Joseph, édifiée par Siméon de Popian, évêque de Cahors de 1607 à 1627. Dans le médaillon central de la voûte est figuré saint Joseph tenant son bâton fleuri, dans les écoinçons les vertus théologales et cardinales – Prudence, Pureté, Foi et Espérance – entourées d'anges et angelots. Le programme iconographique des élévations latérales, lacunaire, est plus complexe à décrypter : partiellement dégradée par l'agrandissement de la fenêtre, « la maladie et la sainte mort de Joseph » est peut-être figurée côté est.

La chapelle occidentale, dédiée à Notre-Dame, a conservé de son décor un faux retable ainsi que la scène du mur ouest représentant peut-être une Annonciation. Les travaux de Marie-Félicie Perez et Bruno Saunier ont permis d'attribuer les peintures de la chapelle des Jésuites à Guy François, l'un des principaux peintres religieux en Auvergne et Languedoc dans la première moitié du XVII^e siècle.



La salle de déclamation se trouve dans l'aile sud du collège. À la fin du XIX^e siècle et dans les premières années du XX^e, la salle est divisée en trois et son décor partiellement occulté jusqu'à sa redécouverte en 1980. La déclamation était un exercice qui permettait aux élèves de la classe de rhétorique de faire preuve de leur éloquence lors de séances prenant la forme de représentations théâtralisées. Une des pièces de prédilection des jésuites, la « Représentation de l'Annonciation », commençait par la scène des « Prophètes du Christ » faisant une large part au rôle prophétique des

Sibylles, représentées sur le plafond à la française de la salle.

Conséquence du redécoupage de l'espace, le décor est incomplet. Seules subsistent quelques-unes des Sibylles, figurées en buste dans des cartouches et identifiées par des inscriptions, au centre des poutres maîtresses de la salle. Les figures des Saintes Femmes qui ornaient les médaillons des poutres sablières – peintes, d'après des descriptions anciennes, sur des toiles marouflées – ont disparu, de même que la représentation de la Vierge, personnage central du programme iconographique.



Ce décor, qui porte la date de 1650, a été attribué à deux jésuites, Claude Planchette et François Blanc, dont la présence serait attestée à Cahors en 1642.

Du vaste ensemble constitué par le collège Gambetta, seule bénéficie d'une protection au titre des monuments historiques la tour-clocher, datant de 1676 et classée monument historique dès 1892. Les peintures murales de la chapelle et le plafond peint de la salle de déclamation avaient été protégés suite à leurs découvertes, respectivement en 1977 et en 1982, au titre des objets mobiliers. Ce type de protection n'étant pas adapté à des éléments intégrés à la structure de l'édifice, leur protection a été régularisée par l'inscription au titre des monuments historiques des pièces qui les abritent.

LABASTIDE-MARNHAC (Lot)

Château de Labastide

Inscription au titre des monuments historiques de l'aile ouest et du portail d'entrée attenant ainsi que du sol des parcelles n°137 à 144 avec les murs de soutènement et de clôture du site castral comprenant le vestige de fossé au nord et la tour basse qui le borde, le 30/05/2016



Le château de Labastide est une ancienne maison forte dont la fondation est attribuée à Bertrand de Lard dans le premier tiers du XIII^e siècle. Dès la seconde moitié du même siècle, le « repaire » est transmis à Guillaume de Jean, familier du pape cahorsin Jean XXII qui établit un hôpital à proximité. Au XV^e siècle, seule une « tour » est mentionnée dans son dénombrement et les bâtiments actuellement en place semblent bien être issus d'une campagne de reconstruction de la seconde moitié du XV^e siècle. La famille Lafon de Feneys succède aux de Jean jusqu'au XVIII^e siècle.

Le château actuel, sur un site terrassé, se compose d'un groupe disparate de bâtiments répartis autour d'une cour : un logis de plan quadrangulaire, construit au milieu du XIX^e siècle, un bâtiment en équerre datable du XVIII^e sur le côté nord et dans l'angle nord-est – dans lequel a été englobé une tour carrée médiévale conservée sur deux niveaux et une partie du troisième – et enfin le logis primitif, accosté d'une tour d'escalier en vis, qui était flanqué de tours rondes à l'extérieur.



Ce dernier, de plan quadrangulaire, présente des niveaux voûtés en sous-sol et au rez-de-chaussée. Il conserve des fenêtres à croisée, des plafonds à poutres moulurées, une cheminée monumentale sculptée et des vestiges importants de décor peint du XV^e siècle.



Le décor peint civil médiéval est d'autant plus précieux qu'il n'est pas très abondant, souvent modifié ou caché par des enduits, et que toutes les études n'ont pas encore été conduites pour mieux le connaître. Le décor du château de Labastide fait écho aux autres grands décors géométriques de la fin du Moyen Âge conservés dans le Lot, à Carennac ou à Lacapelle-Marival.

Hautes-Pyrénées

[Barbazan-Debat Maison et Atelier d'Edmond Lay](#)

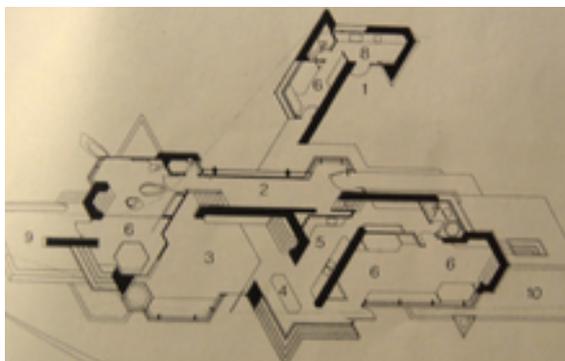
BARBAZAN-DEBAT (Hautes-Pyrénées)
Maison et atelier d'Edmond Lay
Inscription au titre des monuments historiques, le 10/07/2016

Né à Lannemezan en 1930, Edmond Lay, diplômé de l'école des Beaux-Arts de Paris en 1959, s'est formé aux Etats-Unis de 1958 à 1962. Il a séjourné avec sa famille dans l'atelier communautaire de Paolo Soleri à Scottsdale (Arizona). Mais surtout il a été profondément influencé par l'œuvre de Wright qu'il a rencontré en 1959. De retour en France en 1962, il installe son agence à Tarbes.

Travaillant pour de grandes agences, il a jusqu'à présent peu construit. Sa première réalisation d'envergure est l'ensemble résidentiel le Navarre à Tarbes où apparaissent déjà des traits caractéristiques de son œuvre : emploi de matériaux bruts laissés apparents comme les galets de rivières, alternant avec des lits de béton, importance des menuiseries...

Pour renouer avec la vie en pleine nature, il choisit de s'installer, à quelques kilomètres de Tarbes, aussi bien pour son agence que pour la maison d'habitation familiale.

Maison



Le plan s'inscrit dans un triangle dont l'un des sommets, au nord, est occupé par un studio indépendant. Il est caractérisé par une grande fluidité dans les circulations, les "pièces" n'étant pas cloisonnées. Malgré cet espace unique très ouvert, les changements de direction dans les parcours, la multiplicité des niveaux et demi-niveaux, reliés parfois par seulement quelques marches, l'interpénétration entre l'extérieur et l'intérieur grâce à l'importance des parois vitrées, multiplie, en dialogue avec la nature environnante, les points de vue et les découvertes. L'espace délimité entre le studio et la maison, resté à l'air libre, sert au stationnement des véhicules. Vers le sud-est, la façade est bordée par un bassin qui s'élargit en venant envelopper une partie de la façade est.

Les lignes horizontales prédominantes de la maison sont ponctuées par l'émergence de trois cheminées monumentales. La façade nord, presque aveugle, contraste avec la façade sud, ouverte sur le grand paysage des Pyrénées, formée, en partie basse de parois vitrées inclinées et, en partie haute, de la couverture d'ardoise, très présente. La façade ouest, avec son avancée en porte-à-faux, prolongée par une poutre, montre un traitement plastique proche de la sculpture.

le niveau bas aligne, après le hall, fermé par une porte de bois inclinée, un salon, avec une grande cheminée, la cuisine en position centrale et la salle à manger qui fait transition avec un grand salon ouvert largement sur la terrasse sud. Dans cette pièce, un grand bloc de pierre dialogue avec les autres blocs qui parsèment la parcelle. Toute la façade sud, sur laquelle retombe la grande toiture d'ardoise est vitrée : les grandes baies sont inclinées vers l'extérieur pour éviter les reflets.

Le niveau haut est desservi par deux espaces de circulation parallèles qui relient les deux chambres principales situées à l'est et à l'ouest : côté nord, un couloir étroit rectiligne, bordé de placards, côté sud, une coursive elle aussi très étroite qui domine largement le rez-de-chaussée et qui s'élargit aux deux extrémités et à mi-parcours pour ménager des chambres en mezzanine.

Atelier

Situé à une centaine de mètres au nord de la maison, il présente un plan orthogonal et une distribution plus traditionnelle de l'espace en pièces cloisonnées. Exemple d'auto-construction, car, comme pour sa maison, E. Lay y a travaillé "de ses mains", l'édifice montre l'emploi de techniques modernes et de matériaux préfabriqués, comme de grandes poutres de béton, qui définissent la structure, et le lamellé-collé.

On retrouve dans le choix de la parcelle en rupture de pente son goût pour les jeux de dénivellation qui ne sera malheureusement pas entièrement exploité, la réalisation restant inachevée, notamment pour la partie assise sur la pente, dont ne subsistent comme témoins que de puissants contreforts en gradin. L'édifice dans son ensemble est marqué par les lignes horizontales de ses toits-terrasses dont n'émerge, en partie centrale, tel une tour, que le bureau de l'architecte.

Le traitement des façades est très contrasté : sur deux côtés, à l'est et au nord, il s'agit de murs presque aveugles aux assises régulières, où le béton est animé d'une polychromie discrète par l'inclusion de petits éléments carrés de céramique rouge et bleu sombre. Ces côtés sont éclairés seulement en partie haute par d'étroites baies vitrées filantes. Au sud et à l'ouest, ce sont de grandes parois vitrées.



À l'intérieur, deux ailes en équerre enveloppent un grand espace en contrebas, la "fosse", auquel on accède par des degrés en angle qui évoquent une pyramide tronquée. Sur les deux côtés restés libres, cet espace est éclairé par des parois vitrées, inclinées vers l'extérieur et raidies par des pièces métalliques, comme pour la maison. Bordant au nord ce grand espace libre de tout cloisonnement, la position dominante du bureau de l'architecte est d'autant plus mise en valeur.

La distribution traditionnelle des bureaux reflète bien la fonction de l'édifice et son orthogonalité l'éloignent de l'esprit d'une architecture-sculpture qui règne dans la maison, mais un point commun peut être trouvé dans le traitement du grand espace central, lieu de travail, mais aussi, par l'interpénétration de l'extérieur et de l'intérieur et l'intrusion de la lumière grâce aux grandes parois vitrées.

Les matériaux

dans la maison, Lay utilise des matériaux à l'état brut ou à peine travaillés : gros galets de rivière, en couches alternées avec du béton grossier, dalles de pierre pour les sols, planches de bois simplement vernies. Les blocs erratiques disposés dans la maison font écho à ceux qui parsèment la prairie devant la façade sud. Le verre joue un grand rôle avec la systématisation de grandes parois vitrées inclinées vers l'extérieur, diffusant la lumière de manière indirecte.

Pour l'atelier, on retrouve dans les cloisonnements la richesse des parements de béton rencontrés à l'extérieur avec l'inclusion de céramiques. Au béton, travaillé en surface et qui n'est pas traité de manière brutaliste comme à la maison, mais évoque plutôt des blocs de pierre de taille soigneusement appareillés, s'allient le bois utilisé en parement des parties porteuses et des cloisonnements, ainsi que le verre et le métal.

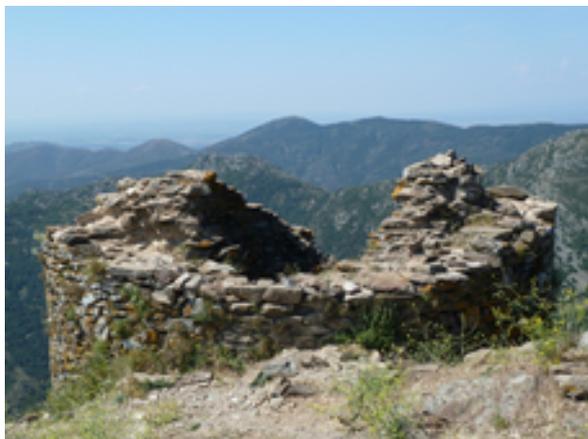
Pyrénées-Orientales

[Banyuls-sur-Mer et Cerbère Vestiges du château de Querroig](#)

[Enveitg Roche gravée Garreta](#)

BANYULS-SUR-MER et CERBERE (Pyrénées-Orientales)
Vestiges du château de Querroig
Inscription au titre des monuments historiques, le 21/12/2014

Implantés au sommet du Puig de Querroig à 672 m d'altitude, les vestiges du château se trouvent aux confins de deux états, deux régions et trois communes, Banyuls-sur-Mer, Cerbère et Port-Bou. La première mention du « Pogium Cariorubio » figure en 981 dans un acte de concession et de délimitation faite par le roi Lothaire au comte d'Ampurias et du Roussillon. En 1309, le castrum de



Querroig apparaît dans un acte du comte d'Ampurias. Une quittance de 1385 mentionne le paiement de 10 soldats gardant le château de Carroig. Actuellement, aucun vestige du castrum n'est identifiable sur le terrain. Par contre, visible de toutes parts, une tour cylindrique de 7 m de diamètre, conservée sur 5 m de haut, présente un mur très épais (1,3 m), construit avec des moellons de schiste liés au mortier. Elle est à rattacher au système de tours à signaux mis en place par les rois de Majorque puis d'Aragon entre la fin du XIIIe et la fin du XIVE siècles.

La partie la plus importante des vestiges est composé d'une courtine, conservée sur plus de 4 m de haut par endroit, qui enserre la totalité du sommet et d'un bâtiment sommital de type casernement. La construction est composée de pierres de schiste retaillées liées à la terre donnant un aspect rudimentaire à l'ensemble. La courtine dispose d'éléments de flanquement de type bastion ou tour aux angles, et de meurtrières hautes et étroites (1m30 de haut et 0m45 d'embrasure) sur tout son tracé. Les encadrements des meurtrières, des



poternes des angles de la courtine et des bastions sont bâtis en blocs de granit de couleur claire partiellement équarris. Au centre de cette courtine se trouve un bâtiment rectangulaire, arasé au sud et à l'est, de 16 m de long sur 8 m de large. Dans *Catalunya Romanica*, Joan Badia Homs propose une datation du Xe siècle ou du début du XIe. La campagne de relevés, d'orthophotographie et la pré-étude menée en 2012 par André Constant de l'Université d'Aix-Marseille, lui permet de proposer une chronologie relative avec une tour des Xe-XIe (cf tour d'Ultréra à Argelès-sur-Mer), une enceinte du XIIIe et enfin une tour à signaux des XIVE-XVe. Pourtant l'ensemble de la fortification, par ses caractéristiques techniques, son système de bastions d'angle, ses meurtrières faites pour les armes à feu et le tir couché et rasant, est sans doute à dater du début de la période moderne, entre le milieu du XVIe et le milieu du XVIIe s. Elle ne peut toutefois être postérieure au traité des Pyrénées. La chronologie et la datation de chacun des éléments de ce site restent à préciser par des études complémentaires.

Depuis plusieurs années, Querroig est au coeur d'un réseau de chemins de randonnée dont la forte fréquentation entraîne la dégradation des vestiges ; depuis 1989 s'y déroule aussi chaque 11 septembre une commémoration du drapeau catalan. Une association "Salvem Querroig" s'est constituée en 2002 et mène des actions pour la protection et la reconnaissance du site. Suite aux échanges transfrontaliers sur le patrimoine archéologique entre le Département de la Culture de la Généralité de Catalogne et la DRAC en 2014, l'uniformisation de protection du site a été souhaitée dans la mesure où la partie espagnole était protégée par le décret du 22 avril 1949.

ENVEITG (Pyrénées-Orientales)
Rocher gravé dit « roche gravée Garreta »
Classement au titre des monuments historiques, le 14/12/2016

Avec 10000 gravures réparties sur une quarantaine de sites, localisés entre 1300 et 2400 m d'altitude, la Cerdagne et le Capcir constituent l'un des plus importants conservatoires de l'art rupestre de plein air de la région pour les périodes protohistorique et historique et s'avèrent d'un intérêt scientifique majeur au même titre que la Vallée des Merveilles dans les Alpes du Sud ou la forêt de Fontainebleau. Pendant 30 ans, Pierre Campmajo, a mené des prospections et étudié ces gravures, constatant leur dégradation. Les roches situées à Latour-de-Carol et Enveitg, localisées au fond de la vallée glaciaire du Carol, à proximité immédiate des habitations, présentent une situation différente des autres sites à gravures étudiés, localisés dans des secteurs de pâturages ou semi-forestiers de moyenne altitude, nécessitant une protection accrue, ont été inscrites en 2014. Celle d'Enveitg a peu être classée en 2016 grâce à l'accord des propriétaires de la parcelle. Le rocher d'Enveitg, dit Roche gravée Garreta compte 29 panneaux sur lesquels figurent 860 signes gravés selon la technique dite naviforme ; parmi eux 108 sont composés de plusieurs incisions, associées entre elles. Il s'agit de gravures en V ou qui ont la forme d'une coque d'un navire, obtenues en incisant la roche avec un outil tranchant du haut vers le bas avec une inclinaison variable à gauche et à droite. Lors de sa découverte en 1981, l'hypothèse de la présence d'une véritable scène tribale bien structurée a été émise. En haut et au centre du panneau, on peut voir un "sujet" composé d'une longue rainure verticale couronnée par cinq traits disposés en oblique. A l'intersection de ce couronnement et de la rainure principale partent deux saignées latérales dirigées vers le bas. On pourrait décrire la gravure par un long corps, deux bras et une tête couronnée d'une coiffe. De part et d'autre du sujet central on peut voir une multitude de motifs très proches, plus courts, composés d'une ligne centrale et de "bras" qui, à l'inverse de ceux du grand sujet, sont dirigés vers le haut en orant. Dans la partie basse du panneau, on distingue un deuxième grand sujet, proche stylistiquement, long corps, bras dirigés vers le bas et tête couronnée. De position inversée par rapport au précédent, on pourrait imaginer un sujet couché, entouré d'une multitude de traits simples. S'agit-il d'un défunt ?

Ce grand panneau est interprété comme une scène tribale où figure une grande diversité de signes complexes révélant des sujets, vraisemblablement sexués, disposés dans un ordre précis. Ce type de scène se retrouve sur le site de Guils (Espagne) situé à 2 km, associé à des écritures ibères et des cerfs. A Enveitg, l'absence de graffiti ibère permet à P. Campmajo d'émettre l'hypothèse d'une antériorité des gravures naviformes par rapport aux écritures ibères. Le rocher d'Enveitg et par extension toutes les gravures naviformes de Cerdagne ont permis d'élaborer un véritable "alphabet" de motifs très comparables entre les sites. À partir du recensement de ces signes complexes, un tableau de référence a été établi. Il a ainsi permis de comparer ces gravures à d'autres, parfois très éloignées de la Cerdagne, depuis l'Andorre jusqu'à la Corse en passant par la Provence et l'ensemble des Pyrénées et ainsi de réviser et de rajeunir les datations de nombreux sites extérieurs à la Cerdagne. Au final, le grand panneau d'Enveitg sert de fondement au discours scientifique sur les gravures rupestres de Cerdagne, en particulier pour la période ibère. Ce rocher est donc un unicum qui a permis d'attester, pour la première fois, une datation protohistorique (ibère) des gravures naviformes et de démontrer qu'elles avaient un sens.



Tarn

Garrevaques Château de Garrevaques

Saint-Benoît-de-Carmaux Groupe scolaire de Fontgrande

GARREVAQUES (Tarn)

Château de Garrevaques

Inscription au titre des monuments historiques du salon au papier peint panoramique
"les Amours de Psyché et Cupidon", le 30/05/2016



Le château de Garrevaques, construit au milieu du XV^e siècle, est remanié au début du XVII^e siècle avant d'être incendié à la Révolution. Il appartient à la famille de Gineste qui le fait partiellement reconstruire vers 1800. Selon la tradition familiale, en 1831, à l'occasion d'un mariage, un papier peint panoramique illustrant l'histoire des amours de Psyché et Cupidon est posé dans la salle de billard, au rez-de-chaussée du château.

Création de la célèbre manufacture Dufour, ce papier peint se compose de 12 panneaux indépendants de 1 à 4 lés (en tout 26), traités en grisaille. La diversité de leurs dimensions rendait cette série particulièrement aisée à adapter, même dans des pièces comportant de nombreuses ouvertures.

L'édition originale des *Amours de Psyché* est produite par la manufacture Dufour en 1815. Pour ce papier peint panoramique réalisé sous forme de tableaux sur un papier mécanique avec l'emploi de 23 nuances de couleur pour obtenir le gris, brossées à la main et nécessitant l'utilisation de 1245 planches de bois gravé, Joseph Dufour a reçu une médaille d'argent à l'exposition des produits manufacturés de 1819.

La manufacture Dufour reste en activité jusqu'en 1836, puis les planches des papiers peints sont revendues et continuent à être imprimées, en particulier par l'établissement de Jules Defossé et Hippolyte Karth. La série des *Amours de Psyché* va faire l'objet de 5 rééditions (avec variantes) en 1872, 1889, 1905, 1923 et 1931.

L'exemplaire de Garrevaques présente la particularité d'être imprimé sur papier rabouté, formé de rectangles de 42 cm de haut collés pour former le lés, ce qui date sa réalisation d'avant 1834 et en fait donc une édition originale.

Pratique courante pour les panoramiques, l'adaptation aux lieux (pose en cohérence avec la taille des panneaux muraux) a été préférée à la chronologie de l'histoire. Chaque papier peint était agrémenté selon les intérieurs de bas lambris feints, bordures, pilastres, corniche choisis sur catalogue par le propriétaire. Ici les légendes des panneaux ont été occultées par un encadrement figuré qui individualise toutes les scènes et leur donne une présentation « en tableaux ».



Le goût des « panoramiques » a connu un réel engouement dans la bourgeoisie et la nouvelle noblesse d'Empire et s'est diffusé assez largement en province. Ces éléments de décor restent cependant des produits luxueux qui n'ont pas fait l'objet de tirages en grand nombre et leur fragilité ainsi que les variations des modes en ont fait disparaître un grand nombre. La série de Garrevaques, édition originale et complète, présente donc un grand intérêt.

Le ministère de la culture et de la communication considérant qu'il est possible de protéger uniquement une pièce d'un édifice si celle-ci présente un caractère exceptionnel par ses décors et

dispositions, le salon de billard orné du papier peint panoramique "les Amours de Psyché et Cupidon" a été inscrit au titre des monuments historiques ; son ancienneté – il a été produit avant le développement de l'industrialisation – a également motivé un vœu de classement.



Claire Aubaret d'après Dominique Watin-Grandchamp(c) DRAC Occitanie

SAINT-BENOIT-DE-CARMAUX (Tarn)
Groupe scolaire de Fontgrande (actuellement école Jean Ferrat)
Inscription au titre des monuments historiques, le 06/12/2016

Au cœur du bassin minier du Carmausin, le hameau de Fontgrande est entièrement conçu et construit par la Société des mines du marquis de Solages en 1920. Le suivi des travaux est confié au directeur des mines, l'ingénieur Charles Peres, a qui a été attribuée la conception de l'ensemble. Le réseau des rues de cette cité-jardin converge vers le point culminant symboliquement occupé par l'école.



En 1928, devant l'afflux de population, la Société des mines de Carmaux doit envisager la construction d'une école. Ce projet novateur, réalisé à titre privé, s'inscrit dans la tradition des « écoles de plein air ». La Société des mines fait appel à un de ses fournisseurs attirés, la société Zublin, dont la maîtrise dans la mise en œuvre du béton armé offre une qualité de prestations rarement atteinte dans ce type d'ouvrage. La réalisation du second œuvre est elle aussi de qualité : des entreprises locales prestigieuses œuvrent à Fontgrande, les ateliers toulousains Gesta pour les vitraux, Maumejan pour les tables de mosaïques dorées de la façade ou encore la maison Borderel et Robert, dont le grand ferronnier d'art Raymond Subes était directeur artistique, pour les ferronneries ornées du sigle de la Société des mines.



Après deux ans de travaux, l'école ouvre ses portes en 1930. Conçue pour 500 élèves, elle se développe sur près de 110 m de long en deux ailes encadrant un corps central surélevé. L'édifice était à l'origine couvert de toitures-terrasses en béton armé translucide.



L'accès se fait par un porche couvert par le balcon de l'appartement directorial, dominant symboliquement l'ensemble. Latéralement, les pavillons couverts, plus modestes, servaient à l'accès des scolaires : un côté réservé aux filles et l'autre aux garçons. Le corps central abrite le hall d'entrée qui dessert les deux bureaux directoriaux, une salle d'attente, le logement du concierge et des espaces réservés à l'administration. Au nord se trouve la bibliothèque, cantonnée par les salles réservées aux enseignants. Dans chacune des ailes, sur deux niveaux, un couloir central donne accès aux salles de classe et aux sanitaires. Le rez-de-chaussée est surélevé, implanté dans une déclivité du terrain qui permet aux salles du demi sous-sol d'être largement éclairées.

Les larges percements, qui offrent luminosité et ventilation, sont complétés par l'éclairage zénithal des couloirs assuré par des coupoles en pavés de verre colorés.

La construction du préau en voile de béton est légèrement postérieure à celle de l'école. Au centre de la cour de récréation, il couvre près de 1850 m². Portée par six grandes arches en arc surbaissé, sa partie sommitale était conçue pour servir de solarium et de terrain de jeu. Le préau est adossé à un escalier tournant à volées droites qui desservait les niveaux du corps central et les toits-terrasses de tous les corps de bâtiment, ainsi que le niveau de demi sous-sol depuis l'extérieur.



En 1950, la Société des mines cède l'école de Fontgrande à la commune de Saint-Benoit-de-Carmaux qui veille scrupuleusement à la conservation des lieux. L'école a ainsi gardé son mobilier d'origine : estrades, tableaux à panneaux coulissants, meubles à cartes, lavabos, porte-manteaux et bacs à fleurs en ciment ornés de mosaïques colorées.

Claire AUBARET d'après Dominique WATIN-GRANDCHAMP © DRAC Occitanie

Tarn-et-Garonne

[Caylus Château de Caylus](#)

CAYLUS (Tarn-et-Garonne)

Château de Caylus

Inscription au titre des monuments historiques, le 29/12/2016

La première mention du *castrum* de Caylus date du 1^{er} avril 1176 : il s'agit d'un échange entre Arnaud et Bertrand de Montpezat et Bernard de Villemur, leur beau-frère et le comte de Toulouse, Raymond V. Construit sur une éminence, ce *castrum* contrôlait une voie de communication importante entre la vallée du Lot et celle de l'Aveyron. À la mort de Jeanne et d'Alphonse de Poitiers, la châtellenie de Caylus entre dans le domaine royal.



Château Neuf, façade nord

Un inventaire de 1351 donne une description du château qui se compose alors d'une tour carrée avec un escalier en vis, une tour ronde, deux salles, deux chambres, une chapelle, une enceinte... Il ne subsiste, de nos jours, que les deux premiers niveaux de la tour carrée, datable du XIV^e siècle.



La tour carrée du château Vieux avec au 1^{er} plan, le pavillon Gauléjac

Jusqu'au début du XVII^e siècle, le château a été entretenu par les consuls de Caylus. À la veille de la Révolution, le château est inventorié comme « mesures » et le terrain est divisé en plusieurs parcelles, cultivées en jardin. Le comte de Gauléjac est alors propriétaire d'un château s'élevant à l'extrémité est de l'enceinte.

La famille de Lévezou Vesins hérite de la propriété Gauléjac, sans doute au début du XIX^e siècle. À partir de 1887, Auguste Victor de Vesins acquiert plusieurs parcelles du château Vieux. Ainsi, en 1902, il achète une maison avec tourelle d'escalier, appelée pavillon Gauléjac.

Il fait reconstruire, à partir de 1893, le château des Gauléjac par Paul Gout (1852-1926), architecte en chef des monuments historiques, chargé du Sud-Ouest à partir de 1877 (pont Valentré, abbaye de Loc-Dieu, chartreuse de Villefranche-de-Rouergue...). Gout remplace le bâtiment des Gauléjac par un petit château néo-médiéval avec tours d'angle, fenêtres à meneaux, hautes toitures couvertes en ardoise... Les salles du rez-de-chaussée conservent leurs décorations intérieures.



Vers 1911, la chapelle est à son tour refaite, sans doute en conservant une partie des murs de l'ancienne chapelle. Dans le même temps, un parc paysager est créé sur l'ensemble du site du château Vieux, utilisant l'organisation en terrasses des anciennes fortifications et nécessitant la destruction de plusieurs maisons, l'échange de parcelles avec la commune et la création d'une nouvelle rue.

